

DOSSIER. LETTRES BELGES*

I. De Marguerite Yourcenar à Germaine Sneyers et à Paul Dresse (1934-1935, 1938-1939, 1952, 1953-1956, 1959, 1981) accompagnées de documents qui les éclairent

par Andrée de BUEGER, Maurice DELCROIX
et Catherine GRAVET

Le 15 octobre 1934, Germaine Sneyers¹ signe dans le principal organe belge d'obédience catholique, *La Revue générale*, un article intitulé « Le

* Nous remercions vivement M^e Luc Brossollet et Yannick Guillou d'avoir autorisé la publication des lettres de Marguerite Yourcenar contenues dans ce dossier, de même que Philippe Curvers et la Houghton Library (Harvard) pour les lettres de Marie Delcourt.

¹ Germaine Sneyers (1907-1959), journaliste, critique littéraire et essayiste belge, fait partie des premières bruxelloises à bénéficier de la tardive ouverture aux femmes de l'enseignement supérieur catholique. Elle présente son doctorat au jury central en 1930 et collabore à diverses revues, dont, en 1934, *La Revue générale*, où elle devient secrétaire de rédaction en 1937, et particulièrement au supplément dominical du *Vingtième siècle*, dont elle sera l'animatrice à la mort de l'abbé Schyrgens. Auteure de *Romanciers d'entre-deux-guerres* (Paris/Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1941, 326 p.) et d'une introduction au mythe de Don Juan suivie d'extraits de Tirso de Molina et de Molière (*Un grand type littéraire. Don Juan [...]*, Bruxelles, Office de Publicité, coll. Lebègue, 1943, membre de l'association des *Scriptores catholici* (1934) qui lui consacre en 1938 un de ses dîners, elle épouse le poète Paul Dresse le 8 décembre 1942, mais mourra prématurément à 52 ans. Nous devons l'essentiel de cette notice à Cécile VANDERPELEN[-DIAGRE] dans *La Nouvelle Bibliographie nationale, le Dictionnaire des femmes belges. XIX^e et XX^e siècles*, Bruxelles, Éditions Racine, 2006 et *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu / La Littérature catholique belge de l'entre-deux guerres*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004 ; elle-même en partie redevable à Andrée de Bueger, nièce de Germaine Sneyers, dont les archives, recherches et pieux souvenirs, liés au désir de mieux faire connaître et apprécier celle qui l'a élevée, ont alimenté généreusement le présent article.

Roman féminin dans la Littérature contemporaine »². Non sans audace. La jeune docteure en philosophie – elle a vingt-sept ans – ne vise rien moins qu’à présenter des écrivaines et des tendances propres à manifester que le mouvement littéraire de ce siècle, « né sous le signe du féminin », se doit de réserver – l’expression est jolie – « la part belle aux femmes » (p. 472). Si ce « panorama d’âmes » teinté d’un féminisme de bon aloi ne vise qu’à « esquisser [d]es visages », du moins les cherche-t-il du côté des « sommets » (p. 474), écartant sans indulgence certaines œuvres pourtant « à gros tirage » : « Littérature de vieilles coquettes et de naïves écervelées » (*ibid.*). Par l’ampleur de son contenu, l’article vise à l’essai : les auteures sont scandinaves, anglaises, allemandes, autrichiennes, belges, mais surtout françaises. Colette, comme il se doit, est la première nommée. Marguerite Yourcenar la dernière, voire la plus louée.

La collaboratrice de *La Revue générale*, réputée bientôt pour son indépendance d’esprit, a néanmoins recruté parmi les valeurs sûres, telles, pour leur influence, les glorieuses aînées du Nord : Selma Lagerlöff ou Sigrid Undset ; ou encore, plus aventureusement, parmi les prix littéraires du Fémina³. Compte tenu des fortes convictions de base qu’elle partage avec la revue, on peut comprendre que la seule Allemande qu’elle ait retenue soit Gertrud von le Fort, et pour la seule *Dernière à l’échafaud* (1931)⁴. Mais elle fait place à Marcelle Tinayre, l’auteure de *la Maison*

² *La Revue générale* – « la vieille dame », fondée en 1864 –, fut dirigée dans l’entre-deux-guerres par Henri Davignon, Eugène Gilbert et, à la mort de ce dernier, Auguste Melot. Après la guerre, selon Cécile Vanderpelen, Germaine Sneyers s’était investie dans sa relance par Louis de Lichtervelde, mais s’en vit écartée en 1946 par un rancœur d’auteur, Pierre Goemare, éditeur de la revue et fondateur en 1922 de sa rivale, *La Revue Belge*, avec laquelle elle fusionna en 1945, ne lui pardonnant pas le compte rendu qu’elle avait fait de son livre *Soleil de Minuit*. L’article dont il sera question ici paraît dans le n° 7 de la 67^e année, p. 472-485, et sera repris sans modifications par l’auteure dans *Romanciers d’entre-deux-guerres*, p. 77-98.

³ Myriam Harry en 1904, Colette Yver en 1907, Jeanne Galzy en 1923, Marie Le Franc en 1927, Geneviève Fauconnier en 1933.

⁴ On sait ce que Georges Bernanos tira de cette nouvelle en 1948, quelques mois avant sa mort, à la sollicitation du R. P. Brückberger, la publication du *Dialogue des Carmélites* par Albert Béguin en 1949, sa consécration sur la scène et son retentissement dans les milieux chrétiens, notamment par la dimension qu’il donne à cette « Réversibilité des Mérites » que le couple Dresse, lors de sa rencontre de 1952 avec Marguerite Yourcenar, évoquera sans succès (voir *infra* le compte rendu de Paul Dresse).

du péché (1902) et de *Rebelle* (1905), et, déjà, à Irène Nemirovsky – redécouverte aujourd’hui. Soucieuse, précisément, de découvrir des talents nouveaux, il semble bien qu’elle ait sollicité, auprès d’auteures jeunes encore, l’envoi de leurs œuvres récentes. Ce fut sans doute le cas pour France Adine, si l’on en juge par la lettre que celle-ci lui adresse le 10 juillet 1934⁵ ; de même pour Marguerite Yourcenar, qui a dû lui envoyer en bloc, mais en prenant soin de les dédicacer un à un, *Alexis ou le Traité du vain combat*, *La Nouvelle Eurydice*, *Pindare*, *Denier du rêve*, « livres chargés d’amère substance », dira l’article, « et quelque peu gidiens par la recherche d’une sincérité si première, qu’elle en relève de l’inconscient » (p. 486).

Même *La Mort conduit l’attelage* a pu faire partie du lot, ou le suivre de près⁶, car son commentaire par Germaine Sneyers paraît dans *Cassandra*, autre revue belge⁷, le 27 avril 1935, sous le titre « Une romancière du désespoir. Marguerite Yourcenar ». On peut y lire que cette auteure « douée d’une profonde culture classique et d’une sensibilité stoïcienne », dont l’art évoque « la sévérité dépouillée du sol grec », possède « le regard aigu et lucide de ceux qui ont été jusqu’au bout d’eux-mêmes [...] inhumaine à force d’humanité ». L’article insiste sur l’adéquation des sous-titres – « D’après Dürer », « D’après Gréco », « D’après Rembrandt » – au contenu des trois longues nouvelles. Mais il revient aussi sur les livres antérieurs, avouant pour *Alexis* sa prédilection : « Cette confession écrite avec une délicatesse de touche, une pureté de style, une profondeur de pensée [et] une densité en quelque sorte cristalline fait de cet ouvrage un des sommets de la production féminine contemporaine ».

⁵ Lettre qui a dû accompagner ou annoncer *Le Royaume de Saül*, où figure « le plus hardi de mes héros » (cité par Cécile VANDERPELEN, *Écrire en Belgique*, op. cit., voir p. 113 et suivantes, et p. 151).

⁶ *La Mort conduit l’attelage* est en effet daté par l’éditeur de 1933, mais avec un achevé d’imprimer du 7 août 1934 – ces indications de dates pouvant être toutes deux sujettes à caution. À noter que la liste des ouvrages « du même auteur » dans *Denier du rêve* annonce, « pour paraître », *La Mort conduit l’attelage*, la même liste dans *La Mort conduit l’attelage* ne mentionnant pas *Denier du rêve*, comme si le premier était sorti après le second.

⁷ Hebdomadaire de la vie politique, littéraire, artistique, fondée par Paul Colin (1^{er} décembre 1934-27 août 1944).

La jeune écrivaine, tout naturellement désireuse d'être lue, devait être sensible aux prévenances que constitue en littérature ce genre d'écho, particulièrement dans un pays avec lequel elle entretenait une relation pour le moins ambiguë. Les envois de livres continueront et pour certains d'entre eux les comptes rendus : *Feux* en 1935, *Nouvelles orientales* et *Les Songes et les Sorts* en 1938, *Le Coup de grâce* en 1939, tous dédiacés, sauf le second – « Hommage de l'Auteur absent de Paris » –, qui bénéficie cependant d'un compte rendu dans *Le Vingtième siècle* du 27 mars 1938⁸, de Germaine Sneyers bien sûr. Après leur mariage – neuf ans après –, c'est Paul Dresse⁹ qui rend compte, dans *Le Phare Dimanche* du 13 janvier 1952 (p. 5), de *Mémoires d'Hadrien* : « long poème à la gloire de la Rome antique, [...] chant impérial dont les chapitres, avec leurs titres latins, figurent une succession de rythmes, de mouvements majestueux ».

La relation de Marguerite Yourcenar avec Germaine Sneyers aura d'abord été exclusivement épistolaire, manifestant tout au plus un désir d'amitié que nombre de rendez-vous manqués, si même ils finirent par aboutir, ne permettent pas de se réaliser véritablement. Mais fin janvier 1952, à l'invite de l'écrivain alors en pleine gloire, le couple se rend à Paris, rue de Rivoli, à l'hôtel Saint-James. L'invitant à leur tour¹⁰, ils dînent avec elle et Grace Frick à La Truite normande, faubourg Saint-Honoré. Paul Dresse, lui aussi féru d'Antiquité, est porteur des médailles d'Antinoüs héritées de son père, qu'elle a souhaité voir et dont elle ne

⁸ Dans la section du *Vingtième siècle artistique et littéraire*. *Les Songes et les Sorts*, en revanche, est resté non coupé dans la bibliothèque familiale.

⁹ Paul Dresse de Lébiolles (1901-1987), poète et romancier liégeois, animateur des *Cahiers Mosa[i]ns* (fondés en 1927), ainsi que de la revue *Audace* (1954-1970) après la mort de Carlo de Mey, publia nombre de recueils poétiques, dont *Chants de la quarantaine* (1948), *L'Ange blessé* (1954), *Serravalle* (1961), *Caÿstre* (1969) ; divers essais, sur Marcel Thiry, Verlaine, Charles Maurras, Léon Daudet, et une saga romanesque, *Chronique de la tradition perdue* (les trois premiers tomes publiés à Paris, Le Scorpion, de 1956 à 1959, les deux derniers, à Bruxelles, Pierre De Méyère, le quatrième en 1962, l'autre sans date ; réédités en deux volumes à Bruxelles par La Renaissance du Livre en 1984).

¹⁰ On peut le déduire du compte rendu de Paul Dresse, homme trop délicat pour préciser ce genre de choses, mais qui note que Marguerite Yourcenar a *recommandé* le restaurant « en experte » et sans doute aussi de la dernière phrase de la lettre du 18 janvier 1952 : « serait-il possible, par exemple, de dîner ensemble mercredi soir ? », qui ne s'engage pas.

détient que les photographies du British Museum. Le courant passe. La conversation touche aux sujets les plus personnels : la religion, le bonheur. On finit la soirée au Weber¹¹.

C'est aussi le temps où Paul Dresse recommande la lecture de *Mémoires d'Hadrien* à son ami Alexis Curvers, qui l'en remercie chaleureusement le 3 février. On sait ce qui s'ensuivra : quelques années d'amitié¹², suivies d'une âpre rupture. C'est chez les Dresse que le couple quelque peu insolite formé par Alexis et Marie Delcourt rencontrera pour la première fois cet autre couple, Marguerite Yourcenar et Grace Frick. Andrée de Bueger pense que leur découverte réciproque aura eu sur les deux hommes l'effet d'une « libération qui a permis à Paul Dresse d'écrire des poèmes d'un genre inhabituel pour lui [...] et peut-être à Alexis Curvers "d'oser" Sir Craven et ses sonnets à Arille »¹³.

On lira ici les dédicaces, lettres et cartes postales que Marguerite Yourcenar adressa à Germaine Sneyers, puis au couple, et enfin à Paul Dresse après le décès de sa femme en 1959¹⁴ ; nous y joignons, insérés dans l'ordre chronologique, deux extraits de l'article-essai de Germaine Sneyers en 1934, de même que le récit, par Paul Dresse, de la première

¹¹ Également rue Saint-Honoré.

¹² Voir Maurice DELCROIX et Catherine GRAVET, « Alexis Curvers et Marguerite Yourcenar au temps de l'amitié », *Relief* [revue électronique de l'Université d'Utrecht], vol. 2, n° 2, 2008, p. 199-215 (désormais *Relief*). Voir aussi la seconde partie de ce dossier.

¹³ Lettre d'Andrée de Bueger à Maurice Delcroix, 28 février 2008. Sur les poèmes inhabituels de Paul Dresse, signé d'un pseudonyme – Jean Florentin – voir ci-dessous la lettre que Marguerite Yourcenar lui adresse le 8 mars 1956 et son allusion à la plaquette d'*Idolino*. Quant à Sir Craven, il est dans *Tempo di Roma*, le très remarquable roman d'Alexis Curvers (Laffont, 1957. Voir « *Tempo di Roma*. » Actes du colloque organisé à l'Academia Belgica du 17 au 19 septembre 2007 à l'occasion du cinquantenaire du roman d'Alexis Curvers, présentés et édités par Catherine GRAVET, *Cahiers internationaux de symbolisme*, numéro spécial, 2008), l'amant platonique du narrateur, les « sonnets pour Arille » visant le jeune peintre en bâtiment dont le romancier s'était alors douloureusement épris. Voir *Second Cahier de poésies*, Verviers, Librairie-Éditions La Dérive, À l'enseigne de la Flûte enchantée, 1993, qui comprend *Le Démon de midi (1954-1958)*, *Épigrammes siciliennes* et *Autres poèmes*. Selon Georges Sion, dans une recension qu'il donne au *Soir* le 2 février 1994, *Le Démon de midi* « traduit les inépuisables problèmes de conscience et de passion qu'[Alexis Curvers] a vécus ».

¹⁴ Sans toutefois reproduire les lettres que Marguerite Yourcenar échange avec Paul Dresse au moment de la rupture avec les Curvers, qui fera l'objet d'un prochain travail de Catherine Gravet.

rencontre. Les premières lettres, les plus nombreuses aussi, datent donc des années 1934-1939, période où l'écrivaine était loin de se livrer à ce travail d'archiviste que sa compagne Grace Frick remplira plus tard. De quoi réduire quelque peu, pour cette période, une regrettable lacune de nos connaissances.

Les dédicaces, où reviennent les expressions passe-partout de la sympathie et de la reconnaissance, restent peu inventives, à l'une ou l'autre exception près. Les lettres en intéresseront plus d'un. On y trouve à l'occasion tel aveu, feint ou non, de sensibilité à la fois féminine et juvénile qui intriguera et réjouira, pensons-nous, les familiers de l'écrivaine. La seconde lettre surtout, à propos de l'article-essai, joint à l'admiration pour cette vertu rare qu'est la générosité une réaction d'égotisme assez exaltée : on s'y dit « remplie de joie », pour avoir obtenu cette « justification de soi dont nous avons tous faim ». La même lettre met bien des précautions à supputer l'inspiration chrétienne de sa destinatrice¹⁵, pourtant évidente, mais pour ne la rejoindre qu'en vertu d'un « humanisme » convaincu lui aussi de « l'infinie valeur de l'âme humaine » : façon délicate de marquer sa différence, puisqu'elle s'oppose en s'associant et concède au vocabulaire dévot, mais pour aussitôt remplacer « l'âme » par « l'être », certes moins religieusement marqué. Il est intéressant aussi, et révélateur de ce qui sera plus tard une composante presque permanente de la réserve propre à Marguerite Yourcenar, que cette sensible avancée, à peine aventurée, soit immédiatement suivie d'un retrait, dût-il ne référer ici qu'à la parcimonie habituelle des réponses de l'épistolière pour valoriser la présente et toute relative proximité.

Les écrits suivants seront plus brefs, à quoi les autorisait la déclaration qu'on vient d'évoquer : le plus souvent cartes postales choisies, de divers lieux, attestant la fièvre de voyage : Grèce, Suisse¹⁶, Capri – ou Paris. Il faut dire que l'article du 27 mars 1938 sur les *Nouvelles orientales* se borne à les situer dans le renouveau du genre, les résumant certes

¹⁵ La carte postale représentant sainte Anne trinitaire prendra soin de rappeler, entre parenthèses, que Noël est le « jour du mystère de l'incarnation » : concession délicate à la ferveur de la destinatrice.

¹⁶ L'une d'Ouchy, près de Lausanne, où c'est moins le goût du voyage que le souvenir qui ramène l'errante : c'est à Lausanne en effet que Michel de Crayencour aura fini sa vie. Et c'est au cimetière de Jouxteins-Mézerie que reposait alors Jeanne de Vietinghoff, qui occupa une si grande place dans le cœur du père et de la fille.

habilement, mais pour conclure qu'elles ne sont pas, « à proprement parler, des œuvres originales », où il faut voir « un exercice de rhéteur, un divertissement de mandarin » brillant moins « par l'invention que par le style »¹⁷. À son propos, le remerciement de Marguerite Yourenar a tout d'un accusé de réception. En revanche, combien délicat avait été ce mot rapide envoyé de Corfou le 10 mai 1935, provoqué par la réception d'un « admirable article » – celui de *Cassandre* sur *La Mort conduit l'attelage* – : « Je le trouve ici, à mon arrivée et j'ai l'impression d'être accueillie par une amie ».

Arrêtons-nous quelque peu aux missives qui tournent autour d'une tentative de rencontre. Un des rendez-vous manqués aurait pu avoir le plus mauvais effet : en juillet 1938, Marguerite Yourcenar compte se rendre à Bruxelles, pour une journée seulement. Mais elle ne sera pas présente à cet hôtel Astoria où elle-même, dans une carte postale de Paris, avait fixé le jour et l'heure de la rencontre qu'elle proposait. La lettre qu'elle envoie à Germaine Sneyers le 29 juillet 1938, de Capri¹⁸, est une lettre d'« excuses » où elle avoue sa « confusion », si même il n'est pas question pour elle de reconnaître une culpabilité dans ce qu'elle appellera « un malentendu ». Présente à Bruxelles « au jour dit », elle aurait téléphoné à l'hôtel Astoria « à l'heure dite », pour demander « si quelqu'un [l'] attendait ». Autant dire si l'une des deux correspondantes pouvait risquer d'attendre – ce qu'elle a fait, et fût-ce, en partie, pour être venue en avance –, c'était Germaine Sneyers. L'« erreur » ou la « négligence » sont attribuées au concierge, « qui a sans doute omis de faire appeler votre nom », relayé par la personne qui a répondu, au téléphone, « qu'il n'y avait personne pour moi ». Que Marguerite Yourcenar soit repartie « déçue » pour Paris, que les « regrets [soient] plus vifs encore maintenant que je sais que vous m'avez attendue », que la « déconvenue » soit dite partagée, relève d'une rhétorique qui n'est pas

¹⁷ À noter que des textes du recueil, la critique considérait que « le plus puissant, le mieux construit » était « Les Emmurés du Kremlin », appelé à disparaître dès la seconde édition.

¹⁸ À « La Casarella » – au moment et à l'endroit où s'écrit *Le Coup de grâce*. À noter que, faute de mieux, les feuillets à firme de cette lettre sont empruntés à la réserve de « Memorandum » de l'hôtel Tramontano, à Sorrente, normalement destinés à l'administration : la disette de papier à lettres s'est transportée de la côte dans l'île. Si proches, si liées par le trafic maritime que soient Sorrente et Capri, le procédé pourrait être jugé cavalier. Dans une lettre d'excuse, c'est plutôt un signe de précipitation.

nécessairement insincère. Mais il y a quelque chose de trop elliptique dans l'affirmation que cette « déconvenue », on la « partage à ce point », sans autrement préciser. Et le paragraphe qui suit s'embarrasse au contraire de trop de motifs, qui sont autant d'apitoiements sur soi : on est à Capri « pour travailler » – ce qui est le cas, puisqu'un livre en sortira –, mais aussi pour se « reposer, fatiguée [...] par une rechute de bronchite (la troisième cette année) et par mon pied malade ». Marguerite Yourcenar aura parfois poussé jusqu'à l'hypocondrie sa prise en considération de ses ennuis de santé, et cela ne se sentira jamais davantage que pendant la maladie de Grace Frick.

Dans le cas présent, bien sûr plus bénin, il n'est pas indifférent que l'occasion de la rencontre ait été entièrement définie par elle, à l'endroit de son choix – qu'elle descende ou non à cet hôtel, c'est à Germaine Sneyers, bruxelloise et donc sur place, de se déplacer – et avec la précision contraignante d'une convocation : « Je suis à Bruxelles lundi pour une journée seulement. Voudriez-vous prendre le thé avec moi [...] à 5 heures et demie » – où l'absence du point d'interrogation voulu par la syntaxe rend la question quasi impérative. Certes la possibilité d'un « empêchement » est évoquée, mais avec une exigence de plus : dans ce cas, « serez-vous assez aimable pour me mettre un mot chez le concierge de l'hôtel ». Voilà, dans l'urgence, de l'organisation.

Lancer ensuite, à nouveau au hasard, une invitation d'un autre ordre à ce qu'on vienne à Capri, en disant « charmante », mais « d'un confort des plus primitifs » – pour une malade ! – la « maisonnette » qu'on a louée sur une île réputée escarpée et, répétons-le, « pour travailler », c'est prendre à cet égard peu de risques. Et guère davantage annoncer un séjour de quinze jours à Paris « en octobre ». Le plus révélateur est peut-être dans cette dernière plainte, « Ma vie est bien errante » – la maladie en l'occurrence n'empêchant pas le voyage –, retournée aussitôt comme un gant pour la dire favorable aux rencontres : « ceci même me donne l'espoir de vous rencontrer un jour ». Mais il ne s'agit pas pour nous d'accabler inconditionnellement Marguerite Yourcenar. L'écrivaine vagabonde ne saurait satisfaire tout le monde : plus son œuvre compte pour elle, plus elle doit se défendre, surtout de ses amis, potentiels ou non. Germaine Sneyers, en tout cas, avait le cœur haut : elle ne semble pas s'être formalisée.

Certes il y a la manière, pour ne pas dire les bonnes manières. La nouvelle proposition de rencontre du 9 juin 1939 saisit l'occasion fournie par la réception, à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, de Ventura Garcia Calderon. Rappelant « le malentendu de l'an dernier », elle gardera le même ton, en dépit d'une entrée en matière qui se veut marquée par la confusion : « Oserais-je [...] ? J'ose pourtant... [...]. J'aurais [...] bien peu de moments libres : toutefois, je serai heureuse de pouvoir prendre le thé avec vous dimanche, à l'Hôtel Astoria, 5 heures ». L'affirmation qu'on sera « exacte » (et plus loin : « j'irai sans faute à cinq heures »), la mission qu'on donnera « sur le champ » au concierge – le messenger négligent ? – pour éviter aux amies virtuelles de s'attendre « l'une l'autre aux deux coins du Hall » n'empêchent pas une dernière demande qui n'est pas sans en rappeler une autre : « En cas d'empêchement, veuillez me laisser un mot chez Mme Errera, 14, rue Royale ».

Venant après cette nouvelle éventualité, la lettre envoyée de Paris le 12 juin suivant a de quoi surprendre : est-ce seulement « jou[er] de malheur » qu'apercevoir « de loin », grâce à Dieu sait quel familier, celle qu'on cherche depuis si longtemps à rencontrer, sans faire davantage qu'« essay[er] vainement » de l'« atteindre à la sortie », après avoir été retenue, non *par* le lauréat du jour, Ventura Garcia Calderon, mais « auprès » de lui, et sans réussir à la « repérer » le même soir au Musée ? Marguerite Yourcenar redit du moins sa gratitude, et envoie son dernier livre.

La correspondance, pourtant, ne s'interrompt pas totalement, mais se ralentit, se fait intermittente, Marguerite Yourcenar y évoquant toutefois, en 1954, les démêlés que provoque la mise en scène de son *Électre* et la façon dont elle juge de l'éventualité, bien lointaine pour elle, d'entrer à l'Académie belge. Au moment de la rupture avec les Curvers, Germaine Sneyers, déjà atteinte par la maladie qui l'emportera, se tait : c'est avec Paul Dresse que Marguerite Yourcenar échange quelques lettres qui la montrent virulente, et lui désarmé dans son effort de médiation, mais désireux tous deux que leur relation n'en soit pas affectée. Avertie du décès de Germaine Sneyers le 5 mars 1959, Marguerite Yourcenar dit sa tristesse. En 1981, elle évoque encore, au bénéfice du veuf, le temps des médailles.

1) Dédicaces¹⁹

Alexis ou le Traité du vain Combat (1929 ; achevé d'imprimer du 15 août) : « hommage sympathique / de / Marguerite Yourcenar »

La Nouvelle Eurydice (1931 ; achevé d'imprimer du 10 septembre) : « à Germaine Sneyers / hommage sincère / Marguerite / Yourcenar »

Pindare (1932 ; achevé d'imprimer du 4 avril) : « Pour Germaine / Sneyers / sympathiquement / Marguerite Yourcenar / [en retrait :] « Q'[sic] est l'homme ? Que / n'est pas l'homme / L'homme est / le rêve d'une ombre. » / PIND. ».

Denier du rêve (1934 ; achevé d'imprimer du 10 février) : « à Germaine Sneyers / hommage sympathique / Marguerite Yourcenar »
De même auteur : *Alexis, La Nouvelle Eurydice, Pindare*
Pour paraître : *La Mort conduit l'Attelage*

La Mort conduit l'attelage (1933 ; achevé d'imprimer du 7 août 1934) : « à Mme Germaine Sneyers / hommage / sympathiquement / reconnaissant. / Marguerite / Yourcenar »

Du même auteur : *Alexis, La Nouvelle Eurydice, Pindare*
Quatrième de couverture : Œuvres de Marguerite Yourcenar chez Grasset : *La Nouvelle Eurydice, Pindare, Denier du Rêve*

Feux (1935 ; achevé d'imprimer du 2 décembre 1936) : « à Germaine Sneyers / hommage sympathique / et reconnaissant / [titre] / Incendie du cœur, / Marguerite / Yourcenar »

Nouvelles orientales, Gallimard (1938 ; achevé d'imprimer du 18 février) : [carte imprimée :] « Hommage de l'Auteur / absent de Paris »

¹⁹ Pour chacun des titres, nous donnons la date de publication et l'achevé d'imprimé, afin de permettre des confrontations de dates et faire ressortir la difficulté d'en tirer parti pour une chronologie précise (voir à ce propos notre introduction, n. 6). Les barres obliques, dans les dédicaces (et ailleurs), indiquent un passage à la ligne, parfois justifié par un souci de mise en page. Sauf pour les quatre premières dédicaces, la date d'envoi a dû être proche de la date de publication et relever du service de Presse.

Les Songes et les Sorts (1938 ; achevé d'imprimer du 29 juin) : « à M^{me} Germaine Sneyers / hommage sympathiquement / reconnaissant. / [titre] / Expériences personnelles / du rêve / M. Yourcenar »
[non coupé]

Le Coup de grâce (1939 ; achevé d'imprimer du 19 mai) : « à Germaine Sneyers / hommage / amical et / reconnaissant / [titre] / – frontières de l'Est / frontières de tout / M. Yourcenar »

Mémoires d'Hadrien (1951; achevé d'imprimer du 15 octobre) : « à Germaine Sneyers, / sage et clair miroir qui / voulut bien autrefois refléter / les traits d'Anna de la Cerna, [titre] / ce portrait d'un mourant / occupé jusqu'au bout / à essayer de se connaître, / [en oblique :] Marguerite Yourcenar »²⁰

Alexis / ou / le traité/ du vain combat (réédition de 1952 ; mise en vente : mai) : « à M. et Mme Dresse de Lébioles, / en hommage amical, / [titre] / mon point de départ, / Marguerite / Yourcenar »

2) Lettres, cartes postales et documents²¹

1. 12 août 1934 [Cachet postal du 13]

Madame Germaine Sneyers / 101 rue Vondel / Bruxelles.III
/Belgique
[à l'entête du] Grand Hôtel des Avants, Les Avants sur Montreux

²⁰ Plutôt qu'à l'héroïne d'*Anna, soror...*, on aurait pensé à Valentine, sa mère.

²¹ Lettres manuscrites, à l'exception de celle du 7 juin 1939, dactylographiée, et adressées à Madame Germaine Sneyers, 101, rue Vondel Bruxelles III, puis à M. et Mme Paul Dresse, 134, avenue Franklin Roosevelt, Bruxelles, et enfin à M. Paul Dresse (même adresse). Les originaux, qui proviennent des archives familiales d'Andrée de Bueger, ont été déposés aux Archives du Musée de la Littérature (AML) à la bibliothèque Albertine (Bruxelles), avec réserve de consultation. Nous insérons les documents à leur place chronologique.

Madame,

Vous aurez sûrement reçu les volumes que je vous ai envoyés au début de la semaine dernière : j'ai préféré que mes livres vous arrivent dédiacés par moi²².

Vous me demandez de vous donner quelques renseignements sur moi-même. Malheureusement, une simple notice biographique est quelquefois plus difficile à fournir que des romans ou des poèmes. J'ai trente et un ans. J'appartiens à une famille du nord de la France avec (ceci vous intéressera peut-être) un certain pourcentage de sang belge. Je mène une vie assez solitaire et assez errante, partagée depuis quelques années entre la Suisse, Paris, et de longs voyages. Si le hasard vous amenait à Paris durant les mois d'octobre ou de novembre, prévenez-moi : je serais heureuse de pouvoir causer avec vous.

Je ne connais malheureusement encore les livres de Michel Davet que de réputation²³. Par contre, j'ai lu ceux de Rosamund Leehmann, et je n'oublie pas les larmes que m'ont coûtées telles pages de *Dusty Answer*²⁴.

²² Cette entrée en matière et la phrase qui suit permettent de supposer que la lettre et l'envoi répondent à une demande de Germaine Sneyers, en vue de son article sur le roman féminin contemporain.. Les ouvrages concernés sont *Alexis ou le Traité du vain combat*, *La Nouvelle Eurydice*, *Pindare*, *Denier du rêve*. Les *juvenilia* poétiques n'ont pas été envoyés – ce ne sont pas des romans. Le paragraphe suivant associe toutefois les poèmes aux romans, comme moins difficiles à fournir qu'une notice biographique.

²³ Michel Davet, principal pseudonyme d'Hélène Marie Davet (1905- ?), avait déjà publié cinq romans, tous chez Plon, dont *Le Prince qui m'aimait* (1930), *La Fin du voyage* (Prix Minerva 1933) et *Les Cinq Femmes de la maison* (1935) ; elle n'en restera pas là. Si même, écrit Germaine Sneyers, « il est permis de trouver quelque mièvrerie » à ses premiers romans (p. 485) – *La Margrave de Bayreuth ou la Cour pétaudière de Frédéric I^{er} roi Prusse*, Plon, 1936, sera d'un autre acabit –, elle partage avec Marguerite Yourcenar, dans ce recensement critique, le privilège de clôturer l'inventaire des jeunes romancières d'alors et de représenter avec elle « deux *temps* distincts de la sensibilité féminine contemporaine » (p. 484) – ce que peut résumer la formule lapidaire de la p. 485, « Michel Davet rêve, Marguerite Yourcenar pense ». Ce ne sera pas, dans l'article, le seul auteur féminin à publier sous un pseudonyme masculin, comme Gérard d'Houville, Jean Balde, George Eliot : signe des temps.

²⁴ La romancière anglaise Rosamond Lehmann (1901-1990) avait publié avec succès *Dusty Answer* (*La Poussière*) en 1927, *A Note in Music* (*Une note de musique*) en 1930, *Invitation to the Waltz* (*Invitation à la valse*) en 1932. La confiance de Marguerite Yourcenar – sincère ou du moins présentée comme telle – à propos du premier d'entre

Puisque vous vous dites, à tort ou à raison, une débutante²⁵ (que faisons-nous, sinon débiter toute la vie ?) je me permets de vous souhaiter bonne chance, et vous prie de croire, Madame, à l'expression de mes sentiments d'avance bien reconnaissants.

Marguerite Yourcenar

P. S. une lettre est toujours sûre de me trouver à l'adresse suivante : 6^A Avenue de Florimont. Lausanne. (Suisse)

Extraits de Germaine Sneyers, *Le Roman féminin dans la littérature contemporaine*

« Chez Marguerite Yourcenar nous sommes en présence d'une admirable synthèse de sensibilité féminine et d'intelligence masculine. Peut-être même ses livres en acquièrent-ils un art étrangement voilé, trop dense, fait d'envoûtement auquel on ne prend pas garde, un art en grisaille et un peu tendu. Elle décrit ses personnages de l'intérieur mais dégage toujours une idée générale de chaque rencontre particulière : si bien que le lecteur ne se rend pas compte à quel point il a dû revêtir la personnalité des héros pour accepter les maximes étonnantes et lapidaires (je serais tentée de dire les axiomes) qu'ils énoncent²⁶. (p. 486)

[...]

Le roman féminin a donné au *cœur* sa place véritable : sa place de chaînon, de point de jonction entre la chair et l'esprit. Il a su, à quelques exceptions près, se tenir à égale distance de la cérébralité pure et des débordements charnels. Il a atteint la région plus intime et plus secrète de

eux, qui raconte les émois d'une jeune fille bien entourée, pourrait bien être un des rares signes de sensibilité juvénile exprimé par notre auteure.

²⁵ C'est en 1934 que Germaine Sneyers fait ses débuts de critique à *La Revue générale*.

²⁶ Remarque qu'après Veerle DECROOS, « Maximes et autobiographie dans *Alexis ou le Traité du vain combat* », *Revue des Langues Vivantes* (Liège), vol. 42, 1976, p. 469-481, les études yourcenariennes confirmeront abondamment.

l'âme que l'amour seul habite, l'amour et les ferveurs, et les pressentiments et les larmes. (p. 489)²⁷

[...]

2. 25 octobre 1934

[à l'entête de l'] Hôtel Lord Byron, rue Lord Byron, 14-16, Champs Élysées, Paris

Chère Madame,

Votre essai, et non seulement les paragraphes qui traitent de moi, mais les dernières pages surtout, si justes, si denses, m'a remplie de joie. Votre conclusion nous apporte, avec des considérants d'une rare générosité, cette justification de soi dont nous avons tous faim. Réaliser le programme que vous tracez là, ce serait un triomphe humain.

Je me suis demandé en vous lisant si la formation chrétienne que je crois sentir en vous n'explique pas la conscience que vous mettez à juger autrui, qui est certes pour vous le prochain. Il y a un point, ce me semble, sur lequel christianisme et humanisme peuvent se rejoindre : l'infinie valeur de toute âme humaine. Disons plutôt, pour être complets, de toute être humain. Et c'est au fond pour moi la seule chose qui importe vraiment.

Je réponds rarement si longuement, mais votre article m'a beaucoup touchée. Je suis ici jusqu'en décembre. Si jamais vous veniez à Paris, je serais ravie de causer avec vous.

Bien sincèrement

Marguerite Yourcenar

²⁷ Nous citons ce second extrait, en dépit de son caractère de généralisation, parce qu'il éclaire le premier paragraphe de la lettre qui suit.

Lettres belges

3. [cachet postal : Mousquines²⁸, 21 décembre 1934 (?)]

[Carte postale : Sainte Anne, la Vierge et l'enfant] Eliocromia Zacchelli e C, Viale Premuda, 22, Milano

Avec mes vœux de Noël (jour du mystère de l'incarnation) et mon souvenir toujours sympathiquement reconnaissant

M. Yourcenar

4. 10 mai 1935, de Corfou

[Carte postale] Musée de l'Acropole, Frise du Parthénon, Les Hydriaphores,

Mille remerciements chère Madame, pour votre admirable article²⁹. Je le trouve ici, à mon arrivée et j'ai l'impression d'être accueillie par une amie

M. Yourcenar

5. [cachet postal du 23 mai 1938, Ouchy]

Mme Germaine Sneyers c/o Le Vingtième Siècle [barré] rue Vondel]
[Carte postale] Habitant Weaving³⁰ in Quebec, Canada

Chère Madame,

Rentrant des États-Unis, je trouve ici votre article³¹, qui avait fait le

²⁸ Mousquines-Bellevue : quartier de Lausanne. Date du cachet peu lisible.

²⁹ « Une romancière du désespoir / Marguerite Yourcenar », *Cassandra*, 27 avril 1935, p. 11.

³⁰ « tissant ». Représentant deux femmes assises devant un métier à tisser.

³¹ « Renaissance de la nouvelle / *Nouvelles orientales* / par Marguerite Yourcenar », *Le Vingtième artistique et littéraire*, dimanche 27 mars 1938, p. 5. Ce n'est qu'en mai que la

voyage de New York sans m'y trouver. Mille sincères mercis.

M. Yourcenar

6. [9 juillet (?)1938]³²

[Carte postale] Persian scholl, XIV century, Bahram Gur shooting a gazelle³³ / From a manuscript of the Shâh Nâma / Fogg Art Museum, Harvard University

Chère Madame,

Il y a longtemps que je désire rencontrer le bienveillant critique que vous êtes. Je suis à Bruxelles lundi pour une journée seulement. Voudriez-vous prendre le thé avec moi à l'Hôtel Astoria³⁴ lundi à 5 heures et demie. En cas d'empêchement, seriez-vous assez aimable pour me mettre un mot chez le concierge de l'Hôtel. Sincèrement à vous.

M. Yourcenar

voyageuse est rentrée des États-Unis, où elle a passé huit mois avec Grace (Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, L'Invention d'une vie*, Gallimard, 1980, p. 163).

³² Le cachet postal, incomplet, permet de préciser le jour et l'année, sinon le mois, un cachet adventice annonçant pour le 10 juillet la fête de l'a[rbre] à Villacoublay (Versailles).

³³ « tuant une gazelle ».

³⁴ L'hôtel Astoria, bâti en 1909 dans le style de la Belle Époque pour accueillir les visiteurs de rang de l'Exposition universelle, est aujourd'hui encore un des établissements de luxe de la capitale. Qu'on y donne rendez-vous dans ses salons ne signifie pas qu'on y est descendue. Situé rue Royale, il était en tout cas relativement proche aussi bien de l'Académie que de la rue Vondel, et plus encore de la demeure de cette Mme Errera, 14 rue Royale, dont il sera question dans la lettre du 7 juin 1939 – détails qui peuvent avoir leur importance pour notre compréhension de l'incident et de sa suite (voir notre introduction).

7. 29 juillet 1938 [cachet postal du 1 août]

[Quatre feuillets « Memorandum » de l'Hotel Tramontano, à Sorrente, datés de la Casarella, à Capri]

Chère Madame,

Excusez ces feuillets. L'hôtel d'où je vous écris est à court de papier à lettres.

Je suis désolée de ce qui s'est passé et ne sais comment vous exprimer ma confusion et mes regrets.

Bien que je me fusse foulé la cheville une semaine plus tôt, je suis cependant allée à Bruxelles au jour dit. Mais pour éviter une course peut-être inutile, si vous n'aviez pas pu vous rendre à mon rendez-vous, j'ai téléphoné à l'Hôtel Astoria de chez des amis, à l'heure dite, en demandant si quelqu'un m'attendait. Par une erreur ou une négligence du concierge – qui a sans doute omis de faire appeler votre nom – on m'a répondu qu'il n'y avait personne pour moi, et j'ai repris le train pour Paris, déçue, car moi aussi j'aurais beaucoup aimé vous voir et causer avec vous. Mes regrets sont plus vifs encore maintenant que je sais que vous m'avez attendue. Veuillez accepter toutes mes excuses et ne pas m'en vouloir d'une déconvenue que je partage à ce point.

Je suis ici pour travailler et pour me reposer – fatiguée que je suis par une rechute de bronchite (la troisième cette année) et par mon pied malade. J'ai loué pour l'été à Capri une maisonnette charmante et d'un confort des plus primitifs. Si vous passez par l'Italie, et si cette description ne vous effraie pas trop, je serai heureuse de vous y recevoir et de vous faire oublier ce malentendu.

Je serai à Paris pour 15 jours en octobre. Ma vie est bien errante, mais ceci même me donne l'espoir de vous rencontrer un jour.

Bien sympathiquement à vous,

Marguerite Yourcenar

8. 7 juin 1939

[à l'entête de l'] Hôtel Wagram, 208, rue de Rivoli [dactylographiée]

Chère Madame,

Oserais-je vous proposer un autre rendez-vous, après le malentendu de l'an dernier ? J'ose pourtant... Je serais le 10 et le 11 à Bruxelles, où je viens pour assister à la réception académique de Ventura Garcia Calderon³⁵. J'aurai donc bien peu de moments libres : toutefois, je serai heureuse de pouvoir prendre le thé avec vous dimanche, à l'Hôtel Astoria, 5 heures. Je serai exacte, et donnerai sur le champ mon nom au concierge, pour qu'il nous aide à ne pas nous attendre l'une l'autre aux deux coins du Hall. En cas d'empêchement, veuillez me laisser un mot chez Mme Errera³⁶, 14, rue Royale. Dans l'absence de réponse de votre part, j'irai sans faute à cinq heures à l'Astoria.

Excusez ce mot hâtif et « machinal »³⁷. Je fais en ce moment un service de presse³⁸, et la chaleur est accablante même pour qui revient de Grèce.

Bien sympathiquement à vous,

M. Yourcenar

³⁵ Ventura Garcia Calderon (1886-1959), diplomate péruvien né en France, poète, romancier, dramaturge, essayiste écrivant en espagnol comme en français, auteur des recueils de poèmes *Frivolamente* (1908) et *Cantilenas* (1920), des contes de *La Venganza del cóndor* (1919 ; traduit en 1925), du roman *Vale un Perú* (1939) et de la comédie *La Périchole* (1940). Élu le 10 décembre 1938 à l'Académie belge (au siège de Francis Vielé-Griffin), où il est reçu le 10 juin suivant avec l'abbé Bastia. Germaine Sneyers rend compte de la cérémonie dans *Le « Vingtième siècle »* du dimanche 11 juin 1939, p. 3.

³⁶ Madame Jacques Errera (1896-1977), amie bruxelloise dont Marguerite Yourcenar trouve la maison « si accueillante en son élégance XVIII^e siècle » (*HZ*, p. 506-507) : au point d'y être hébergée ?

³⁷ En guise de jeu de mot : écrit à la machine.

³⁸ Celui du *Coup de grâce*, paru le mois précédent (achevé d'imprimer du 19 mai). Pour l'exemplaire destiné à Germaine Sneyers, voir la lettre suivante.

9. 12 juin [1939]

[à l'entête de l'] Hôtel Wagram

Chère Madame,

Décidément, nous jouons de malheur. Je vous ai aperçue, de loin, au [*banc?*] de la Presse³⁹, mais j'ai vainement essayé de vous atteindre à la sortie, ayant été retenue un peu longuement auprès de Ventura Garcia Calderon. Le soir au musée il m'a été impossible de vous repérer. Je regrette infiniment d'être ainsi sans cesse privée du plaisir de vous connaître, et de vous exprimer ma très réelle gratitude de vive voix.

Je vous envoie cette semaine mon dernier roman⁴⁰, que j'aurais aimé vous remettre moi-même. J'espère qu'une chance heureuse vous amènera un jour à Paris, et je vous prie, chère Madame, de croire, et à mes regrets, et à mes sentiments tout sympathiques.

M. Yourcenar.

10. 18 janvier 1952

Mme Paul Dresse de Lébiolles⁴¹, 134 Avenue Franklin Roosevelt,
Belgique Bruxelles

[à l'entête des] Hôtels St James et d'Albany

Chère Madame,

Votre lettre du 11 janvier m'a fait grand plaisir⁴². Je suis sur le point de quitter Paris pour Rome, mais serai encore ici jusqu'au milieu de la

³⁹ Marguerite Yourcenar se disant aussitôt après « privée du plaisir de [...] connaître » Germaine Sneyers, on peut supposer qu'un tiers l'a aidée à identifier sa correspondante, ou que le « banc de la presse » y a suffi – à moins que ses paralogismes ne soient de l'ordre de la politesse hâtive.

⁴⁰ *Le Coup de grâce*.

⁴¹ Lébiolles s'écrivait avec un ou deux L, et parfois même « Lesbioles ».

⁴² Le long silence qui suit la lettre précédente s'explique aisément par la guerre et l'exil, et la rédaction des *Mémoires d'Hadrien*. La mise en chantier, par Paul Dresse, de la

semaine prochaine, c'est vous dire que j'espère vous voir ainsi que votre mari⁴³ dont j'ai reçu le livre (hélas, pas encore ouvert, mais que j'espère ouvrir d'ici là). J'ai beaucoup apprécié son article du *Phare*⁴⁴. Les quinze médailles d'Antinous me font beaucoup rêver : je connais assez bien le sujet et pourrai montrer à votre mari une collection presque complète de documents photographiques concernant les différents types : y aurait-il moyen de persuader ce collectionneur d'emporter dans sa poche deux ou trois au moins de ces pièces rares pour avoir le plaisir de les regarder avec lui ? Téléphonez-moi, je vous prie, dès votre arrivée à Paris ; serait-il possible, par exemple, de dîner ensemble mercredi soir ?

Bien sympathiquement à vous,

M. Yourcenar

Compte rendu, par Paul Dresse, de la première rencontre⁴⁵

Marguerite Yourcenar (Paris, 24 1 52)

Hôtel St James, rue de Rivoli, 8 heures du soir. Elle vient à nous, souriante, petite, rondelette, mise avec goût dans la simplicité. Le visage, intelligent, a de beaux yeux sombres (bleus, je crois) sous des paupières lourdes ; le nez est accusé ; les cheveux bruns commencent à grisonner. Porte alertement la cinquantaine.

Bientôt rejointe par son amie, une Américaine, un peu plus jeune, blonde au teint clair, avec moins de nez que de menton, l'air gai,

Chronique de la tradition perdue fut pour le couple belge une occasion de renouer le contact.

⁴³ On verra que les Dresse n'ont pas traîné à répondre à cette suggestion qu'on pourrait croire évasive, compte tenu du contexte, mais sur laquelle Marguerite Yourcenar revient encore à la fin de sa lettre. Mais peut-être avaient-ils proposé une visite ?

⁴⁴ « Les Mémoires de l'empereur Hadrien », dans *Le Phare dimanche* du 13 janvier 1952 (p. 5). Le titre de l'article accrédite en profondeur ces mémoires fictifs. Introduit par la réflexion de Marc Aurèle sur la disparition de l'usage des noms « les plus célèbres des temps passés » – dont Hadrien –, l'article loue en effet la valeur biographique de la reconstitution.

⁴⁵ Dactylographié, sauf les deux derniers paragraphes, manuscrits. Paul Dresse ne tenait pas de journal, mais était familier de ces notes sur feuilles volantes.

d'accueil direct, généreux, sympathique, mais un tantinet ridicule, aux allures masculines, aux vêtements trop simples. L'une et l'autre mise avec une grande décence, proscrivant tout décolletage (il est vrai que la saison ne s'y prête pas).

Partons ensemble pour la Truite Normande (fbrg Saint-Honoré), qu'elle nous recommande en experte et où dînons à quatre. Depuis le début, parlons du livre qu'elle vient de publier, *Les Mémoires d'Hadrien*. Nous confie qu'elle avait un contrat avec Gallimard, mais qu'elle a été amenée à lui retirer le manuscrit pour le donner à Plon, d'où bagarre, menaces de procès, consultations multiples, pertes de temps et d'argent. Quant aux petits vers d'Hadrien inscrit en tête de l'ouvrage (*Animula vagula...*), me révèle qu'un pasteur anglican a publié récemment le recueil de toutes ses traductions : il n'y en aurait pas loin de quatre cents⁴⁶ !

Après divers [*propos*], elle en vient à Vogelsang, tout fraîchement lu⁴⁷. C'est, dit-elle, un beau sujet. Mais je n'en ai tiré qu'une esquisse de tragédie. La pièce n'est pas assez poussée. Pourtant l'intérêt s'accroche (après le prologue qu'elle n'a guère aimé) et bien que l'ordonnance de Marcus parle une sorte de français de province, un langage qui ne donne pas l'impression de pouvoir être de l'allemand. Surtout, Marcus a le caractère si noble, dès son premier état, qu'il est très difficile de concevoir qu'il s'élèverait plus haut. Il n'a pas été assez « sonné » pour se convertir, pas assez humilié : ah ! si Manfred était mort à la guerre, ou qu'il ait tourné à la brute (suggère Germaine) ! Mais, comme ceci, sa

⁴⁶ Dans une lettre du 25 mars 1952 au poète suisse Max Rychner (*HZ*, p. 143), Marguerite Yourcenar évoque l'*Hadrianus moriens* de David Johnston (Bath, 1876, 110 p.) – « étonnant recueil de cent soixante traductions (et il s'en est fait de nouvelles depuis) ». Les chiffres, comme on voit, varient.

⁴⁷ Drame en quatre actes de Paul Dresse, qui paraîtra en 1951 à Bruxelles, aux éditions de L'Écran du monde, avec un bois gravé de Maurice Goffette. Il doit son titre à ce lieu-dit de l'Eifel où les nazis avaient installé, au bord d'un lac artificiel, un « Ordenburg », un centre de formation d'Aryens purs et d'enseignement de la philosophie nazie. Caché dans les bois de l'autre rive, l'abbaye cistercienne de Mariawald : ce contraste de deux mondes est à l'origine de la pièce et se retrouve dans la relation équivoque du commandant Marcus et de son disciple Manfred, deux aristocrates allemands, la conversion du premier étant présentée comme un effet de la Grâce, à l'exemple de celle du trappiste, passé de la débauche au cloître.

conversion ne se justifie pas. Le trappiste n'est même pas arrivé à lui faire avouer certains torts !

Bref, mon texte n'est pas mûr pour la scène. Doit être repris, développé davantage. Claudel a bien repris l'*Otage* une dizaine de fois⁴⁸. Énoncé avec gentillesse, ce jugement est le plus fort et motivé que j'aie encore reçu.

Nous en venons aux médaillons d'Antinoüs que j'apporte de Bruxelles⁴⁹. Elle les examine en connaisseur, entre ses doigts potelés qui ne portent qu'une chevalière, se récriant sur ce qu'ils sont tellement plus beaux que leurs photos, dont elle s'est munie (en négatifs du British Museum). Son amie déclare être restée insensible au charme du Bithynien, mais devant le médaillon de Corinthe, elle avoue son émotion.

Nous émignons au Weber où nous apercevons Françoise Rosay, toujours brillante, assise au fond du café entre deux amies⁵⁰. Là, nous touchons enfin au tuf, à la philosophie, à la religion. Avoue avoir été malheureuse à certains moments. Ne croit pas, mais estime que, si la survie existe, cela doit ressembler à cette vie. Développe certaines idées que soutenait Gide, nos minutes contiennent à l'avance toute l'éternité. Répugne aux dogmes chrétiens de la Rédemption, du Rachat nécessaire après la Faute originelle, de la Réversibilité des Mérites⁵¹, (si ce n'est par le biais des occasions suscitées, des influences procurées). Elle préfère qu'on meure dans la dignité d'être bien soi.

⁴⁸ Si la rédaction de *L'Otage* demanda plusieurs années (selon Claudel, de mars 1908 à juin 1910), son dénouement ne connut qu'une seconde version en janvier 1914, pour répondre aux réticences de Lugné-Poe.

⁴⁹ Ces médaillons faisaient partie de la collection d'Edmond Dresse, partagée à sa mort entre ses deux fils, Paul Dresse héritant des grecques et des bronzes d'Antinoüs. Voir à leur propos l'article d'Alexis CURVERS, « Les Médailles de M. Edmond Dresse de Lébioles », *Les Beaux-Arts*, n° 239, 2 avril 1937, p. 22 à 24.

⁵⁰ Françoise Rosay (1891-1974), actrice française de grand renom, au théâtre comme au cinéma, qui lui valent une carrière de 60 années.

⁵¹ De ces quatre notions de la théologie chrétienne, la dernière est la moins connue, selon laquelle les mérites des uns peuvent bénéficier au rachat des autres. Dans *Le Dialogue des Carmélites*, Bernanos va plus loin encore : entre la prieure et la professe, il y a échange des morts, force et faiblesse se substituant l'une à l'autre dans l'expérience dernière des deux religieuses.

La conscience en l'homme lui apparaît réduite, quoique réelle et précieuse. Il ne faut pas l'exagérer, ce serait orgueil : ce n'est qu'un miroir qui décore une salle, la salle existerait bien sans elle.

Ne juge pas la doctrine chrétienne accommodante, avec son salut si difficile et conditionné : comme le bouddhisme, c'est une religion qui place le centre de gravité en dehors de l'homme. Préférerait le protestantisme au catholicisme (est-ce parce qu'elle a fait en Angleterre une grande partie de son éducation ?).

Au total, cette maîtresse femme, au physique, me rappelle à la fois May Gérard et ... Léon Daudet⁵².

Intellectuellement : une Colette humaniste.

Quand nous arrivons au St James, elle nous laisse un instant seuls avec son amie pour téléphoner au Marquis de Cuevas⁵³. J'entends : « Je vais dîner ce soir avec des amis Belges... Des gens qui comprennent la beauté... C'est bien agréable ! ».

11. 23 juin [1952]

[Carte postale représentant la cour des lions de l'Alhambra de Grenade ; postée à Paris]

Mme Dresse de Lébiolles

Chère Madame,

L'article radiophonique⁵⁴ m'a fait grand plaisir : j'en ai aimé le ton et le fait que les informations données étaient toutes exactes, la plupart des

⁵² Les Dresse connaissent May Gérard par Marcel Thiry (qui en avait eu un fils en 1938 et qui l'épousa en 1958, quatre ans après la mort de sa femme) et Léon Daudet pour ses ferveurs maurassiennes.

⁵³ Sur la relation de Marguerite Yourcenar avec Georges de Cuevas, familière et sans ménagements, voir sa correspondance (*D'Hadrien à Zénon* et *Une volonté sans fléchissement*).

⁵⁴ Non identifié. Dans les médias, les approximations biographiques n'ont pas manqué. Le 24 août 1959, Marguerite Yourcenar écrit encore, par recommandé, au directeur d'*Aux Écoutes* pour rectifier des erreurs la concernant, attribuant certaines d'entre elles à des interviews brouillons ou encore à une « étonnante biographie publiée naguère à la fin d'un

Andrée de Bueger, Maurice Delcroix, Catherine Gravet

gens déformant étrangement les détails qu'on leur donne ! (parce qu'ils n'écoutent pas) J'espère que vous avez réalisé vos projets de Sicile ; l'Espagne était admirable⁵⁵. Mille mercis encore et amitiés à tous deux.

M. Yourcenar.

12. 23 décembre 1952 [cachet postal du 5 janvier 1953]

Monsieur et Madame Dresse de Lébiolles
Northeast Harbor Maine
Chers Amis,

N'est-ce pas à peu près vers cette saison que nous nous sommes rencontrés à Paris ? Je me souviens encore des belles monnaies d'Antinoüs). J'ai souvent songé à vous écrire, d'Italie, d'Espagne, puis de nouveau de Paris. Avez-vous accompli votre voyage en Sicile ? Pour moi, j'espère rentrer en France en juin, peut-être plus tôt, et je songe cette fois à revoir aussi Amsterdam et Bruxelles. Je pense de temps à autre à la pièce de Paul Dresse⁵⁶ : comme pièce, techniquement, elle me paraît discutable ; mais elle m'a frappée, et j'aimerais lui en reparler longuement si je vous revois. Mon amie américaine, Grace Frick, qui partage avec moi cette petite maison dans une île de l'Atlantique, se rappelle à votre bon souvenir.

Marguerite Yourcenar

de mes livres par un Club peu soucieux d'exactitude » (*Une volonté sans fléchissement, op. cit.*, p. 379-380).

⁵⁵ Marguerite Yourcenar et Grace Frick, au départ de Gibraltar, visitent Cadix, Séville, Grenade, Cordoue et Madrid entre le 17 avril et le 22 mai (*Les Voyages [...], op. cit.*).

⁵⁶ C'est toujours *Vogelsang*, avec laquelle *Le Coup de grâce* n'est pas sans liens indirects.

13. 6 février 1954

[Carte postale] Paris. Le Pont Neuf.

Chers Amis,

C'est à Paris que me sont parvenus les sons de *La Flûte Enchantée*⁵⁷. Je n'y suis que depuis quelques semaines, après un long séjour, l'été dernier en Angleterre, cet automne et cet hiver en Scandinavie, où j'ai fait quelques conférences⁵⁸. Je resterai sans doute à Paris tout ce printemps (sauf un court voyage en Allemagne du Sud en avril⁵⁹), ma pièce *Électre ou la chute des Masques* devant paraître-il se jouer, ce qui réclame plus ou moins la présence de l'auteur⁶⁰. Le projet du roman-fleuve (du roman-Meuse)⁶¹ m'a semblé excellent, et je me réjouis que Paul Dresse y soit plongé. Vos voyages de l'an dernier, moins nordiques que les miens, me remplissent d'amicale envie. *Le Coup de Grâce* a reparu non chez Plon, mais chez Gallimard⁶² (toujours négligent) et je vais faire en sorte que ce livre soit envoyé. Ne m'oubliez pas, non plus que Grace Frick, si vous passez par Paris.

⁵⁷ Le premier cahier de la revue poétique d'Alexis Curvers paraît le 28 décembre 1953 (voir *Relief*, p. 199-215).

⁵⁸ Marguerite Yourcenar a effectivement visité l'Angleterre du 29 juillet au 16 octobre 1953 et immédiatement après les pays scandinaves (Danemark, Suède, Norvège), ne rentrant à Paris que le 28 décembre (*Les Voyages [...]*, *op. cit.*).

⁵⁹ En fait, de mai à septembre (*ibid.*).

⁶⁰ Sur l'affaire *Électre*, voir J. SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 248-250.

⁶¹ La future *Chronique de la tradition perdue*, dont le contenu liégeois justifie le glissement de *fleuve* à *Meuse*. À la sortie du premier tome, Marguerite Yourcenar reprochera à Paul Dresse d'avoir cité en manchette ce beau jeu de mots – façon indue, selon elle, de placer le livre sous son patronage.

⁶² En 1953. Germaine Sneyers, comme on l'a vu, avait déjà reçu, dédicacée, l'édition originale (Gallimard, 1939). Un brouillon de lettre conservé dans les archives d'Andrée de Bueger en avertit l'auteure, mais en l'attribuant à Plon. Ce qui explique la rectification.

14. 23 octobre 1954

Madame Paul Dresse de Lébiolles
[à l'entête des] Hôtels St James et d'Albany

Chère Madame,

Excusez-moi d'avoir quelque peu tardé à répondre à votre dernière lettre. Je continue à lutter pied à pied dans les labyrinthes et parmi les pièges mystérieux du théâtre. *Électre ou la Chute des Masques* va se jouer d'ici peu de jours, mais avec une distribution et une mise en scène où je ne suis pour rien, et qui m'inquiète gravement pour l'interprétation de la pièce. Bonnes, mauvaises, ou médiocres, ces représentations ne seront en tout cas pas ce que j'aurais voulu ou pensé.

Votre question au sujet de l'Académie royale de Belgique appelle une réponse bien simple : oui, je considère comme un grand honneur que mon nom, à ce propos, ait été même incidemment et presque fortuitement prononcé. De plus, je tiens à la Belgique par trop de souvenirs de famille et d'enfance pour ne pas être émue à l'idée même d'une telle possibilité...

Mais je ne suis pas de ceux qui trouvent que le siège d'Anne de Noailles et de Colette doive rester à tout jamais dévolu à une femme⁶³, et les noms (masculins ou féminins) sur lesquels le choix de l'Académie peut se porter me semblent déjà bien nombreux pour y ajouter le mien. Parmi les noms dont vous faites mention comme ayant été prononcés, celui de Cocteau, il me semble, aurait mon suffrage si j'avais qualité pour le donner. Cocteau, malade dit-on⁶⁴, poète inégal, parfois factice, mais éblouissant, et pour lequel il me semble qu'Anne de Noailles, sinon Colette elle-même, eût voté.

⁶³ Fondée en 1920, l'Académie belge, en effet, n'avait pas attendu l'Académie française pour s'ouvrir aux dames. Parmi les membres étrangers littéraires, Anne de Noailles y entra en 1921 et Colette y fut reçue – en sandales – en 1935 ; Jean Cocteau en 1955 ; Marguerite Yourcenar en 1970.

⁶⁴ Il mourra le 11 octobre 1963.

En dehors de cette question, toute « académique », si j'ose dire, je serai heureuse de rencontrer Pierre Nothomb⁶⁵ et ceux de vos amis dont vous me parlez, y compris Georges Sion⁶⁶, dont la critique d'*Électre* est la plus profonde que j'aie lue jusqu'ici. Je parlerai à Gand et à Ostende les 19 et 20 novembre, et espère me trouver à Bruxelles le dimanche 21 et le lundi 22 pour y revoir des amis et des musées. Vous savez que je vous compte parmi les premiers, et votre appartement un peu parmi les seconds, à cause des monnaies antiques que je vous dois d'avoir vues et touchées.

Grace Frick se rappelle à votre bon souvenir. Croyez-moi tous deux bien sympathiquement vôtre.

Marguerite Yourcenar

15. 3 novembre 1954 [cachet postal du 4]

Madame Paul Dresse de Lébiolles
[à l'entête des] Hôtels St James et d'Albany

⁶⁵ Pierre Nothomb (1887-1966), baron et sénateur, poète, romancier et académicien belge, président de l'association *Scriptores catholici*, auteur de nombreux recueils de poèmes, dont *Marisabelle* (1920), *Délivrance du poème* (1936), *Clairière* (1941), *L'Herbe haute* (1962), *L'Été d'octobre* (1963), *Les Approches* (1965) et d'une dizaine de romans, dont *La Dame du Pont d'Oye* (1937) et *L'Égrégore* (1945).

⁶⁶ Georges Sion (1913-2001), dramaturge, professeur et critique bruxellois. De 1943 à 1954, sa première pièce (*La Matrone d'Éphèse*) comme la neuvième (*Antoine et Cléopâtre*) montrent son plaisir à revisiter l'antique à la manière de Giraudoux. Homme affable, il a rempli bien des tâches dans la vie littéraire belge : outre sa participation à différents journaux et périodiques, il sera le secrétaire perpétuel de l'Académie de 1972 à 1988. Il fut dès sa fondation le président du Centre international de Documentation Marguerite Yourcenar, qui a rassemblé dans son *Bulletin* n° 13 (2001) les lettres qu'il a reçues de l'écrivaine de 1965 à 1987 et les quelque 25 articles qu'il lui a consacrés, mais non sa critique d'*Électre*, retrouvée par Andrée de Bueger dans *La Nation belge* du 25 juillet 1954. L'appréciation qu'en donne ici Marguerite Yourcenar a d'autant plus de valeur que l'article n'est pas uniment élogieux. Quant à l'article promis, une lettre ultérieure évoque bien l'envoi, à des fins de publication, d'un chapitre de *L'Œuvre au Noir*, mais c'est en mars 1965 : on peut supposer que ce ne fut pas le premier.

Chère Amie,

Merci de la lettre reçue ce matin où j'apprends avec regret que nous ne nous reverrons pas ce mois-ci à Bruxelles, mais l'automne est souvent si beau en Italie que je me réjouis pour vous de ce séjour à Montecatini⁶⁷, en dehors même des bénéfices que Paul Dresse, j'espère, obtiendra grâce à cette cure (je connais les maux de foie et leurs insidieux dangers). Je ne compte d'ailleurs passer que deux jours, ou peut-être moins, à Bruxelles, après la conférence aux Amitiés Françaises d'Ostende, et celle de Gand, obligée comme je suis de rentrer à Paris pour suivre de près les développements de l'affaire *Électre*, décidément jouée à contresens de ce que j'aurais voulu par la plupart des acteurs. La direction du théâtre a joué dans tout ceci un jeu atroce.

Nous espérons nous-mêmes, après un séjour en décembre dans le Midi, passer quelques mois en Italie mais sans doute serez-vous alors de retour en Belgique. J'enverrai *Électre* à M. Carlier⁶⁸. Je n'ai rien de prêt pour G. Sion, mais lui réserve mon prochain article non déjà promis.

Mille amicales pensées pour vous deux.

M. Yourcenar.

16. 23 juin 1955

[à Paul Dresse ; carte à deux volets] Lohan, Chinese, T'ang Dynasty (618-907) / Glazed Pottery⁶⁹

« Petite Plaisance »

Northeast Harbor

Maine. U. S. A.

⁶⁷ Station thermale de Toscane (Montecatini-terme).

⁶⁸ R. Carlier, du *Club du meilleur livre*, qui y avait publié en 1953 *Mémoires d'Hadrien*, avec les « Carnets de notes » (voir *HZ*, p. 217).

⁶⁹ « Poterie vernie ».

Cher Monsieur,

Votre lettre et vos poèmes reçus en Suède m'ont suivie dans ma petite maison américaine de l'Île-des-Monts-Déserts. La visite d'Alexis Curvers et de Marie Delcourt (amis que je vous dois) a été le dernier et un des plus charmants épisodes de notre séjour en Provence⁷⁰. Je n'ai quitté qu'à regret ce dernier pays pour un nouveau voyage en Suède, puis, j'ai été de nouveau reconquis par le charme si singulier du Nord et des nuits blanches ou presque blanches.

Vos poèmes m'ont beaucoup touchée. Il me semble que vous faites plus excellente œuvre poétique en transformant ainsi en termes d'émotion et de méditation cet événement si douloureux qu'est la mort d'un ami, et en lui rendant du même coup sa jeunesse inchangée⁷¹.

Rappelez-moi, je vous prie, à l'amical souvenir de Mme Dresse de Lébiolles, et croyez à mes regrets de ne pas vous avoir revus tous deux cette année à Ixelles. Croyez à mes très sympathiques pensées. [mots illisibles en surcharge de l'adresse de la William Rockhill Nelson Gallery]

17. [cachet postal de janvier 1956]

[carte postale] Jordan Pond, Mount Desert, Maine. Acadia National Park

Mr et Mme Dresse de Lébiolles 134 Avenue Franklin Roosevelt,
Bruxelles, Belgique

Avec tous mes souhaits et mon sympathique souvenir

Marguerite Yourcenar

⁷⁰ C'est en avril 1955 que les Curvers sont reçus à Fayence, dans le Var, dans la maison prêtée par Everett Austin. Voir *Relief* et la seconde partie de ce dossier.

⁷¹ Il s'agit de « La Mort d'Euphorion », vers écrits par Paul Dresse en 1955 sur la mort de son ami d'enfance et de jeunesse, et qu'Alexis Curvers, dès 1955, avait souhaité publier dans la série de plaquettes à l'enseigne de *La Flûte enchantée* dont il avait alors formé le projet (voir sa lettre à Paul Dresse du 20 décembre 1955, AML 2077). Ils parurent finalement dans *Seravalle*, Bruxelles, Édition des Artistes, 1961.

18. 8 mars 1956

Monsieur Paul Dresse de Lébiolles,
« Petite Plaisance » [dactylographié]
Northeast Harbor / Maine [imprimé]⁷²

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi des poèmes de Jean Florentin⁷³. Ces vers appartiennent à un genre qui a de bien anciens titres de gloire, et on est amusé, et parfois charmé, de le voir ainsi reflleurir. Sans compter que notre époque de peinture non-dimensionnelle⁷⁴ et de poésie schizophrénique a peut-être grand besoin d'une cure de gravures ou de poésies galantes, qui signifient en somme un retour à l'expression directe de l'humain.

Certains de ces courts poèmes – épigrammes et distiques surtout – ont bien de la grâce ; j'ai goûté l'allègre ton à la Banville du *Presto*, et cette pièce d'*Anthologie grecque* modernisée qu'est la *Vespa Tarentine*. Loué soit l'Éros qui parvient à faire supporter à Jean Florentin, pour l'amour des jeunes femmes qu'elles portent, l'effroyable bruit de machine-à-coudre-devenue-folle des Vespa ! J'ai fait en lisant de sérieuses réflexions sur le rôle du désir dans la notion de beauté ! D'autres de ces petites pièces auraient, ce me semble, mérité une mise au point plus exacte : c'est surtout quand on publie à trente exemplaires hors commerce qu'on se doit d'être parfait.

⁷² Lettre dactylographiée, avec signature manuscrite.

⁷³ Un des pseudonymes de Paul Dresse, révélateur de son goût pour Florence. La plaquette dont il est question, intitulée *Idolino*, n'a pu être consultée jusqu'ici. Ce que nous en savons vient dès lors de la présente lettre : poèmes « galants » courts, illustrés de gravures, tirés à 30 exemplaires hors commerce, ce qui permet de les imaginer coquins, particulièrement pour le milieu catholique d'alors, et dont le second titre évoqué, « *Vespa Tarentine* », fait supposer une parodie à l'ancienne d'un usage fort neuf. Dans une lettre à son ami, du 30 août 1955, adressée à Montecatini, Alexis Curvers se réjouit qu'il y soit heureux et inspiré, et s'interroge sur ce titre : « diminutif tout à fait normal d'*idolo* : petite idole » – commentaire révélateur.

⁷⁴ Comme il en sera aussitôt après pour la poésie dite « schizophrénique » de l'époque, le terme doit désigner, non une école de peinture bien précise, comme pourrait l'être la peinture abstraite, mais le paradoxe d'un art de l'espace sans référent spatial.

J'espère que vous n'aurez pas trop souffert à Bruxelles de cet hiver polaire. Ici, nous sommes depuis la mi-décembre dans un monde blanc comme celui de la Suisse ou du Tyrol à l'époque du ski. Cela est beau, et vous auriez plaisir à voir les casquettes et les casques rouge vif des forestiers faire leur tache écarlate sur la neige.

Veillez, cher Monsieur, croire pour vous-même et pour Madame Dresse à l'expression de mon sympathique souvenir, auquel Grâce Frick joint aussi le sien⁷⁵.

Marguerite Yourcenar.

19. 30 mars 1959

[à Paul Dresse]
[imprimé :] Petite Plaisance
Northeast Harbor. Maine

Cher Monsieur,

C'est avec la plus grande tristesse que j'ai appris, par le faire-part que vous m'avez envoyé, la mort de Madame Dresse de Lébiolles⁷⁶. En lisant cette nouvelle, pour nous si inattendue, Grâce Frick et moi-même nous sommes pourtant immédiatement rappelé que durant notre visite à Liège, il y a déjà deux ans et demi, vous nous aviez confié vos inquiétudes, hélas trop justifiées, au sujet de la santé de votre femme, et ce sont nos condoléances à toutes deux que je vous exprime à l'occasion de ce deuil si cruel.

Je n'ai jamais oublié qu'à l'époque où Madame Dresse de Lébiolles était encore Germaine Sneyers, un article d'elle sur *La Mort conduit l'attelage* m'avait fait désirer la connaître un jour. Ce souhait s'est réalisé bien des années plus tard de façon bien charmante dans ce restaurant parisien où nous avons fait connaissance les uns des autres autour de ces belles monnaies antiques (cette matière d'immortalité) que je ne cesse pas

⁷⁵ On aura remarqué que le prénom de Grace est écrit à la française, comme souvent.

⁷⁶ Le 5 mars 1959.

d'associer à ce souvenir. Cette rencontre et les quelques autres qui ont suivi avaient suffi à me montrer tout ce que l'affectueuse présence de votre femme signifiait pour vous, et j'en mesure d'autant mieux toute l'étendue de votre perte.

Croyez, cher Monsieur, à l'expression réitérée de ma très profonde sympathie.

Marguerite Yourcenar

[P. S.] Il est bien touchant d'avoir mentionné « la fidèle servante »⁷⁷

20. 19 janvier 1981, de Paris

[à Paul Dresse]

Cher Monsieur,

Je suis loin d'avoir oublié nos rencontres et regrette de n'avoir pu vous voir à Bruxelles où je n'ai passé en novembre que trois jours terriblement remplis.

J'ai appris avec le plus grand regret l'aventure dont vous avez été victime et le vol de vos très beaux *Antinoos* de bronze. Je me réjouis du moins qu'ils aient été retrouvés⁷⁸.

Je me souviens encore de la soirée dans un restaurant parisien, au cours de laquelle vous-même et votre très regrettée femme m'ont fait admirer ces belles pièces.

Bien sympathiquement à vous,

Marguerite Yourcenar

⁷⁷ Agnès Maillard, qui était au service du couple et le resta jusqu'à la mort de Paul Dresse, figurait sur le faire-part de décès de Germaine Sneyers. Devant l'enclos des Cartier au cimetière de Suarlée, en 1956, Marguerite Yourcenar s'inquiète d'une autre fidèle servante. Mais elle peine à déchiffrer l'inscription lapidaire de ceux qui « étaient là. [...] Je renonçai à vérifier si oui ou non la Fraulein avait sa place entre Fernande et Jeanne ; j'en doute. On avait beau aimer et honorer une ancienne gouvernante, la famille était la famille » (*Essais et Mémoires*, p. 739).

⁷⁸ Dérobés dans l'appartement de Paul Dresse, ils furent retrouvés dans les garages de l'hôtel Hilton où les voleurs s'apprétaient à les envoyer à l'étranger.

II. Sept lettres de Marie Delcourt à Marguerite Yourcenar (1955-1956)

par Catherine GRAVET (Université de Mons)

Quels sont les qualités ou les défauts qui attirent et retiennent Marguerite Yourcenar quand elle choisit d'écrire – ou de répondre, parfois longuement, – à quelqu'un qui s'adresse à elle ? Les milliers de lettres éditées à ce jour par Gallimard permettent sans aucun doute d'établir ses motivations de manière détaillée. Mais les lettres de ses correspondants peuvent, par un effet de miroir révélateur, éclairer d'un jour nouveau la personnalité de l'auteure d'*Hadrien*.

Plonger dans la correspondance de Marie Delcourt (1891-1979), c'est en tout cas découvrir une femme aux multiples facettes. Sa culture, son érudition et son intelligence impressionnent ses interlocuteurs – et l'on gagera que c'est son meilleur atout ; ses prises de position radicales ou sa timidité parfois enfantine surprennent ; son courage pendant la Première Guerre mondiale⁷⁹ ou face à ce qu'il faut bien appeler son handicap émeut jusqu'aux larmes, comme d'ailleurs l'extrême sollicitude qu'elle a pour son jeune mari – Alexis Curvers est né en 1906 – ou pour quelques-uns de ses proches – mais cette sollicitude, parfois envahissante, peut aussi agacer. Quand elle rencontre Marguerite Yourcenar, sa cadette de douze ans, elle a forcé depuis longtemps déjà les portes de l'Université de Liège où elle enseigne : elle a été nommée professeur ordinaire en 1941. Même si la Seconde Guerre mondiale a mis un frein, non à sa production intellectuelle mais bien à la publication de ses livres, sa réputation a dépassé, dans les années cinquante, les frontières de la Belgique. Dès lors le ton des lettres qu'elle écrit à sa nouvelle « amie » étonne : pourquoi diable croit-elle devoir se justifier ? faire étalage de ses connaissances aussi bien intellectuelles que mondaines ? se dire, dans sa première lettre, terriblement intimidée par Marguerite ? C'est qu'elle perçoit la brillante romancière comme une rivale à plus d'un titre. Des relations cosmopolites et aristocratiques, une érudition acquise en autodidacte, un

⁷⁹ Au sein du réseau de résistance de la Dame blanche.

travail apparemment sans effort, une vie, matérielle et sentimentale, dépourvue de contrainte, une liberté de mouvement et de pensée, et surtout, peut-être, l'adoration éperdue qu'Alexis voue à cette femme « sublime » : tout porte à croire que Marie doit faire preuve d'une grande maîtrise d'elle-même, voire d'abnégation, quand elle écrit, dans le style si aisé qui est le sien, à cette nouvelle et aristocratique relation, tout auréolée de gloire antonine. Sans compter que Marie ne se satisfait pas des seuls travaux d'érudition, qu'elle n'est pas dépourvue d'ambition plus littéraire, au point de s'essayer à la nouvelle, au conte, et même à la poésie. Son bon sens, ou son sens pratique, l'oblige aussi à ne négliger aucune « stratégie » : l'amitié, les conseils, les encouragements, voire les remontrances de la future académicienne peuvent être utiles à Alexis qui traverse alors une période de dépression aiguë – et son influence, son appui auprès des critiques, des éditeurs ou de mécènes parisiens qui le snobent peuvent, peut-être, servir. Cet opportunisme n'empêche nullement une sincère admiration pour Yourcenar dont les défauts ne lui apparaîtront que lors de son passage en Belgique. La très difficile « intimité » de novembre 1956 entraînera une rupture totale que Marie, malgré son habituelle lucidité, n'avait pas prévue. Quand la « Gorgone » repart aux Amériques avec Grace, tout le fiel de leurs amertumes ne comble pas l'abîme qui s'est creusé entre les deux couples.

Les manuscrits des sept lettres de Marie Delcourt que nous éditons ici sont conservés, comme l'ensemble de la correspondance léguée par Marguerite Yourcenar, à la Houghton Library de l'Université de Harvard⁸⁰. Nous remercions vivement Philippe Curvers, neveu de Marie Delcourt et son ayant droit, de nous autoriser à les publier et de nous avoir ouvert les archives familiales.

⁸⁰ bMS Fr 372 (207) et (5656), *by permission of the Houghton Library, Harvard University*. Dans la retranscription des lettres, nous adoptons l'orthographe traditionnelle et mettons systématiquement en italique les titres cités.

1. Première lettre : 26 février 1955

Chère amie,

Vous êtes à Fayence⁸¹ et vous utilisez LE⁸² livre de cuisine ! Je l'ai écrit pour ces jeunes femmes que j'admire immensément pour leur grand courage, qui ont un métier, souvent des enfants, et qui, en plus, font leur ménage. J'ai horreur du pédantisme des « chefs » qui parlent cuisine aux femmes comme si le but de leur action était uniquement de leur faire faire des complexes d'infériorité⁸³. C'est pourquoi j'ai essayé de présenter les choses avec simplicité et bonhomie⁸⁴. Soyez indulgente...

Votre carte nous a fait grand plaisir⁸⁵. Vous jouez un si grand rôle dans notre vie que j'ai peine à imaginer que je vous ai vue une seule fois et quelques heures seulement⁸⁶. Alexis Curvers ne va pas aussi bien que

⁸¹ C'est à Fayence, petite ville du Var située à 30 km de Cannes, que séjourneront Marguerite Yourcenar et Grace Frick dès février 1955 et c'est à une carte postale de Fayence datée du 16 février que Marie Delcourt répond (Archives Curvers). Seuls ont été édités jusqu'ici les doubles des lettres dactylographiées envoyées par Marguerite Yourcenar durant cette période. La réponse de Marguerite Yourcenar est adressée à Alexis Curvers et datée du 3 mars (HZ, p. 456-459). Notons déjà que les Curvers passeront deux ou trois jours à Fayence en avril (voir plus loin).

⁸² C'est l'auteure qui souligne deux fois.

⁸³ Le féminisme de Marie Delcourt, bien qu'atténué depuis la Seconde Guerre mondiale, n'est pas une pose. Nous en prendrons pour preuves sa participation, après la Grande Guerre, à la Fédération belge des Femmes universitaires (elle s'occupe de la section de Liège), puis à l'Union des Femmes de Wallonie (elle organise débats et conférences, écrit des articles...) ou sa collaboration au journal antifasciste bruxellois *Combat*, aux côtés d'Émilie Noulet – ainsi que son éloge de la baronne Boël dans la sixième lettre à Marguerite Yourcenar.

⁸⁴ Exemple de cette simplicité, Marie DELCOURT dédicace sa *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes* (Liège, Éditions Baude, 1947) à M^{me} François Laffineur, née Catherine Zangerlé, dite Tina, sa cuisinière.

⁸⁵ La carte postale à laquelle Marie fait allusion est adressée aux Curvers et conservée dans les archives familiales. Marguerite y remercie Marie pour son livre de cuisine. Bien qu'il soit souvent question d'Alexis, nous nous limitons ici à commenter l'échange entre les deux femmes.

⁸⁶ Cette rencontre a eu lieu en avril 1954 chez les Dresse. Voir Maurice DELCROIX et Catherine GRAVET, « Alexis Curvers et Marguerite Yourcenar du temps de l'amitié », *Relief*, n° 2, 2008, p. 199-215 (désormais *Relief*).

je voudrais et un mot de vous peut pour lui infiniment⁸⁷. Il écrit de très beaux poèmes et je souhaite qu'il vous les envoie, car je pense que c'est justement l'accent⁸⁸ auquel vous êtes sensible. – Il me dit qu'il vous enverra toute la série quand elle sera terminée⁸⁹.

L'*Oracle* est chez le seigneur Payot⁹⁰. Je suis empêtrée dans des choses mineures. Dites-nous ce que vous faites, cela nous donnera le courage de revenir aux majeures, car, vous, tout ce que vous faites est toujours grand.

J'ai écrit aussi (il y a 10 ans) un petit livre sur Érasme (j'écris trop)⁹¹. Aimerez-vous l'avoir. J'aimerais vous l'envoyer⁹². Vous m'intimidez prodigieusement⁹³ et vous m'êtes extrêmement chère.

⁸⁷ Marie Delcourt tente plusieurs intercessions de ce genre pour aider son mari à sortir de ce que personne, dans leur entourage, ne se résigne à appeler dépression.

⁸⁸ *L'accent* suivi de *qui peut barré*.

⁸⁹ Dans sa lettre du 25 février 1955, Alexis CURVERS note quelques vers d'un poème qu'il vient d'écrire (Marguerite les trouvera « beaux » sans plus, le 3 mars 1955). Cette série sera recueillie dans *Second Cahier de poésies* (Verviers, Librairie-Éditions La Dérive, À l'enseigne de la Flûte enchantée, 1993 – posthume). Il enverra aussi ses poèmes publiés à compte d'auteur : *Cahier de Poésies (1922-1949)*, Paris, Typographie François Bernouard, 1949. Mais la critique, sévère, de Marguerite Yourcenar (15 août 1955) le dissuadera sans doute de lui en envoyer d'autres.

⁹⁰ Marie DELCOURT, *L'Oracle de Delphes*. Paris, Payot, 1955. Dans sa lettre du 25 février, Curvers précisait : « [N]ous attendons les épreuves. Vous savez que c'est un livre très savant et *cependant* très sage (comme votre Hadrien, d'ailleurs). Idée maîtresse : comment Dieu est sorti du dieu ».

⁹¹ Marie DELCOURT, *Érasme*. Bruxelles, Libris, « Le Balancier », 1944 ; réédition préfacée par Pierre JODOGNE, commentée par Franz BIERLAIRE. Bruxelles, Labor, « Espace Nord » n° 35, 1986. Dans un portrait faussement naïf rédigé en mai 1946 à l'intention d'enfants, voici ce qu'Alexis écrit de sa femme : « Je l'ai [...] appelée "le lapin", à cause de [...] sa timidité et surtout de sa vitesse. La vitesse est en effet le trait dominant de Tante Marie Delcourt. En voici quelques exemples. Comme elle est toujours en train d'écrire un livre et que le suivant est prêt avant que le précédent ait paru, elle envoie à l'imprimeur ses manuscrits copiés au dos des épreuves de l'ouvrage sous presse ». Voir Marie DELCOURT-CURVERS et Aline MAYRISCH-DE SAINT-HUBERT, *Correspondance 1923-1946. Avec quelques lettres d'Aline Mayrisch à Hélène Legros, Alexis Curvers, Denise Halkin*. Édition établie par Catherine GRAVET et Cornel MEDER. Introduction et notes de Catherine GRAVET. Luxembourg, Cercle des Amis de Colpach, 2009, p. 458-459 (désormais *MD-AM* en abrégé).

⁹² Le 3 mars 1955, Marguerite Yourcenar répond à la lettre de Curvers en s'adressant tour à tour à Alexis et à Marie dont elle serait « ravie de posséder [l'] *Érasme*, et cela d'autant plus que je travaille en ce moment à refondre et à amplifier un de mes livres d'autrefois,

Marie Delcourt-Curvers
26-II-55

2. 26 mars 1955

Chère amie,

Merci pour ce *Pindare* qui est le premier livre de vous que j'ai lu⁹⁴ ; et c'est Alexis qui me l'a fait lire, car il avait l'ouvrage dans sa bibliothèque quand je l'ai connu⁹⁵. Quant à *Hadrien*, nous ne nous rappelons plus qui de nous deux l'a lu le premier, tant nous avons été rapides à l'admirer

sur la Renaissance dans les pays du Nord ». Elle a recommandé Marie aux directeurs de la maison Plon (à Charles Orenge en particulier), et signale aussi : « [L]a maison d'édition l'*Arche* a entrepris une collection de grands maîtres du théâtre, et m'a demandé d'y donner un *Euripide*, tâche qui me semble d'abord infiniment trop grande pour moi [...], et ensuite inutile, puisque un *Euripide* existe, le sien [celui de Marie Delcourt] ». Pratique, elle précise le nom du directeur (Barthes) et l'adresse de cette maison à Paris. (*HZ*, p. 456-459).

⁹³ Un certain paradoxe se dégage des témoignages concernant la personnalité de Marie Delcourt : timidité certes, peut-être à l'égard des écrivains qu'elle aborde, André Gide, Jean Schlumberger et même Marcel Thiry ; mais aussi force de caractère qui la pousse, par exemple, à affronter les autorités académiques à l'Université de Liège. Au hasard de sa correspondance, notons, le 8 mai 1935, qu'« il y a un débat sur le surmenage scolaire où [elle] doi[t] exposer [s]on plan au recteur ».

⁹⁴ La rédaction du *Pindare* (Bernard Grasset, 1932) est mentionnée dans la « Chronologie » de la Pléiade (p. XVI-XVII) sous les dates 1926-1929, l'auteure ayant alors été « tentée par le succès des biographies de grande vulgarisation ». Dans un entretien de 1989, André Fraigneau, lecteur chez Grasset, raconte à Josyane SAVIGNEAU qu'il en a trouvé le manuscrit en 1930, dans « l'armoire aux "rebutés" » (*Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, p. 96 – désormais *IV* en abrégé dans les notes). Selon Michèle GOSLAR, André Fraigneau déniché *Pindare* « dans des piles de manuscrits refusés par Grasset » (*Yourcenar. Biographie. « Qu'il eût été fade d'être heureux »*. Bruxelles, Éditions Racine, 1998, p. 121).

⁹⁵ Pour obtenir son diplôme de philologie classique, Alexis Curvers, qui a commencé ses études en 1923 et fait son service militaire en 1926, présente au jury central un travail de fin d'études sur les lyriques grecs en 1927. Il s'intéresse donc à l'aristocratique poète. Nous situons en 1929 le début de la relation entre les futurs époux. C'est cette année qu'Alexis Curvers, enseignant et écrivain débutant, s'inscrit en élève libre au cours que Marie Delcourt inaugure : Histoire de l'humanisme.

ensemble⁹⁶. L'autre jour, j'ai demandé à mes étudiants ce qu'ils lisaient. Il y a eu un moment d'hésitation, parce qu'ils craignent toujours que ce soit une « question de professeur », à quoi il ne faut répondre qu'en évaluant ce⁹⁷ que la réponse pourra être cotée. Puis quelques voix sincères ont répondu ensemble : *Les Mémoires d'Hadrien*...⁹⁸

L'idée que vous avez écrit *Pindare* à 22 ans... c'est proprement prodigieux. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être faire à ce livre, c'est qu'il est trop brillant, d'un éclat qui distrait de sa solidité. Bien sûr, si vous repreniez le sujet, vous y trouveriez de quoi, non pas refaire le livre, mais en faire un autre parallèle au premier et qui contiendrait tout autre chose. Du reste, ce que vous mettriez dans le second, aucun des lecteurs du premier ne pourrait même deviner ce que c'est, car personne n'a l'impression qu'il y manque quoi que ce soit et vous êtes de ceux qui, loin de traiter des sujets entrevus par les autres, découvrent les sujets que personne n'a devinés⁹⁹.

⁹⁶ Le journal d'Alexis Curvers (édition en préparation) indique seulement, le 9 février 1952 : « Lu avec une complète et constante adhésion l'admirable livre de Marguerite Yourcenar : *Mémoires d'Hadrien*, que m'avait recommandé Paul Dresse. Elle comprend tout et fait tout comprendre et aimer, et peint notre siècle à travers celui des Antonins ».

⁹⁷ ce suivi de *qu'elle* barré.

⁹⁸ Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, Plon, 1951. Josyane SAVIGNEAU précise que Marguerite avait commencé à travailler sur Hadrien, « grand individualiste, grand réformateur, grand voluptueux... », dès l'âge de vingt et un ans. C'est par le biais des *Mémoires d'Hadrien* (« trois ans de travail continu », dit-elle) que Yourcenar « retourne » à son « statut d'écrivain français » (*IV*, p. 189, 198). Quand Matthieu GALEY demande à Marguerite Yourcenar « Comment votre livre a-t-il été reçu quand vous l'avez publié ? », l'académicienne répond « J'ai eu une presse enthousiaste... », puis se plaint que les lecteurs, leurrés par le moment du récit où Hadrien est au sommet de la gloire, n'aient pas compris l'importance des « quarante-cinq ans d'efforts » qui ont précédé cet acmé et des « neuf ans de fatigue » qui ont suivi, ni des personnages secondaires comme Lucius. Elle dit aussi sa surprise face au succès du roman, son émotion à la réception de lettres de lecteurs dont quelques-unes l'ont bouleversée et son étonnement à la lecture de certaines critiques qui prouvent que le journaliste n'a pas pris la peine de lire... (*YO*, p. 164-165). Voir aussi la liste des comptes rendus établie par www.arsc.be/IndexRevue, et notamment celui de Paul DRESSE dans *Le Phare-Dimanche* du 13 janvier 1952 (p. 5).

⁹⁹ Pour Matthieu Galey encore, Marguerite fait ce commentaire qui rejoint le sentiment de Marie : « Pour composer *Mémoires d'Hadrien*, il fallait en savoir assez sur l'époque [...]. Mais ensuite il fallait aussi avoir assez réfléchi aux conditions de la vie elle-même [...]. A

Pourquoi ne pas écrire sur Euripide ? Mon petit livre est vieux de près de 30 ans, dépassé¹⁰⁰. Et puis, encore une fois, vous parleriez de tout autre chose. Ce qui m'amuserait à faire en ce moment, ce serait un *Plaute*, très extraordinaire ce personnage¹⁰¹.

Alexis a là prêt à vous être envoyée cette préface au catalogue des humanistes dont il vous a parlé¹⁰². Alexis sort d'un « vain combat », terriblement fatigué (moi aussi, par contre-coup)¹⁰³. Nous allons partir pour les vacances. Puis nous irons peut-être un peu à Venise en mai¹⁰⁴.

Chère amie, je vous remercie encore, très affectueusement. Je vous serre la main. Je voudrais que vous soyez heureuse.

Marie Delcourt-Curvers

Tiff, prov. de Liège

26-III-55

vingt ans, on n'a pas encore approfondi son expérience. Il faut en avoir quarante ou davantage. Pour un écrivain, c'est très grave de mourir à quarante ans » (*YO*, p. 157).

¹⁰⁰ C'est sans doute l'extraordinaire position « féministe » du poète tragique grec qui attire Marie Delcourt – et qui déconcerta ses contemporains. Dans l'essai de Marie sur Euripide, selon Curvers, « l'imagination est au service de l'exactitude ». Marie DELCOURT, *La Vie d'Euripide*. Paris, N.R.F., 1930. Le « petit livre » n'est donc vieux que de 25 ans. Et, gage de modernité ?, les éditions belges Labor ont cru bon de le rééditer en 2004 (collection « Espace Nord »). En 1962, Marie Delcourt publiera sa traduction d'Euripide (complétée de notes et de commentaires) dans la « Bibliothèque de La Pléiade ».

¹⁰¹ Le premier essai publié par Marie DELCOURT en 1925 porte sur le théâtre : *Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance* (Académie royale de Belgique). Elle reviendra sur les comiques latins en 1964 avec *Plaute et l'impartialité comique* (La Renaissance du livre). Mais dès janvier 1930, elle écrivait à son futur mari qu'elle voulait publier au plus vite ses notes sur Plaute. Elle évoque quelquefois dans ses lettres les points communs qu'elle découvre par exemple entre les farces de Plaute et celles de Molière, l'esprit de Plaute et celui de Shakespeare, mais jamais le « personnage » Plaute.

¹⁰² Il s'agit d'une préface de Marie Delcourt à *L'Europe humaniste*, catalogue d'une exposition organisée par le ministère de l'Instruction publique à Bruxelles en 1954-1955.

¹⁰³ Nous évoquons ce « vain combat » dans *Relief*.

¹⁰⁴ Le journal d'Alexis Curvers a gardé la trace d'un projet de voyage en Italie au printemps 1952. Ses *Épigrammes siciliennes* (dans *La Flûte enchantée*, n° 6, 1955 ; recueillies dans *Second cahier de poésies*. *Op. cit.*) sont inspirées d'un voyage en Italie avec Marie, dont Curvers dit être rentré « émerveillé » et « tué de fatigue » en avril 1953. Rien ne confirme que les Curvers soient repartis en Italie en 1955.

3. 24 avril 1955

Chères amies,

Nous avons pensé à vous le 16 avril, à ce petit monde de Fayence¹⁰⁵ qui venait de se défaire, puisqu'il y avait d'une part une maison vide, de l'autre un taxi emportant les vivantes et les bagages. Ce matin arrive la carte de Grace¹⁰⁶ qui nous donne des nouvelles de votre traversée. La route Napoléon¹⁰⁷, nous l'avons faite au début d'octobre 1940, en quittant Cabris et M^{me} Mayrisch que nous craignons ne jamais revoir, et revenant vers une Belgique occupée qui ne nous disait rien de bon¹⁰⁸. Est-elle aussi vertigineuse que celle qui va de Beauregard à Cabris¹⁰⁹? Je ne crois pas et j'espère que Marguerite n'en aura pas souffert. Au moment où vous voyiez neiger sur Castellane¹¹⁰, nous recevions à Langres quelques flocons heureusement assez honteux. Puis nous avons suivi la gentille Meuse en passant à Chooz, près de Givet où habite Andrée Viénot-Mayrisch¹¹¹. On y a parlé de vous, à partir des *Mémoires* d'Hadrien. En

¹⁰⁵ Les Curvers y avaient été invités par Marguerite, *in extremis*, dans une carte postale datée du 31 mars. Le départ de Marguerite et Grace avait été prévu pour le 10, puis le 12, puis le 14 avril. Il semble donc que ce soit le 16 avril que les deux femmes quittent Fayence pour Paris, puis la Suède où Marguerite doit donner des conférences fin avril et restera jusqu'au 1^{er} juin. Les Curvers ont probablement quitté les deux amies le 14 avril.

¹⁰⁶ Marie écrit indifféremment Grace et Grâce, nous conservons l'orthographe utilisée. Cette carte postale n'a pas été conservée.

¹⁰⁷ La route nationale 85 en France entre Grenoble et Golfe-Juan est connue sous le nom de « route Napoléon » : c'est le trajet qu'emprunta Napoléon I^{er} à son retour de l'Île d'Elbe, au début des Cent-Jours. Goudronnée en 1927, elle reçut son nom historique en 1932.

¹⁰⁸ Du 27 juillet au 3 octobre 1940, Marie et Alexis sont chez leur amie luxembourgeoise, M^{me} Mayrisch, à La Messuguière, sa propriété de Cabris (petit village du département des Alpes maritimes, situé à 7, 5 km de Grasse), où séjourne également André Gide. Voir *MD-AM, op. cit.*

¹⁰⁹ Certains tronçons de la route Napoléon sont très étroits et offrent de magnifiques panoramas.

¹¹⁰ Marie ne peut connaître ce détail météorologique que par la carte de Grace.

¹¹¹ Andrée Marie Mathilde Mayrisch, dite Schnoucki (1901-1976) est la fille d'Aline de Saint-Hubert et d'Émile Mayrisch. Elle épouse Pierre Viénot (1897-1944) en juillet 1929. Ils se font construire une maison à Chooz, dans les Ardennes françaises, près de Givet, canton dont Pierre Viénot est député SFIO. Secrétaire du Maréchal Lyautey, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans le gouvernement du Front populaire, arrêté

passant à Vienne (Rhône, soleil, mistral), nous avons été saluer P. L. Couchoud qui, cardiaque, alité, euphorique, joue les Socrates mourants¹¹² au milieu de sous-préfètes empressées et autres muses du département¹¹³. Lui aussi ira à Cabris¹¹⁴. Lui aussi admire *Hadrien*.

pour trahison en août 1942, Pierre Viénot s'évade et, en avril 1943, quitte clandestinement la France pour Londres où, à la demande du général Charles de Gaulle, il représente la France libre comme ambassadeur du gouvernement provisoire auprès du gouvernement britannique. Une crise cardiaque met fin à sa brillante carrière en juillet 1944. À la Libération, Andrée Viénot est élue à l'Assemblée constituante. Du 24 juin 1946 au 28 novembre 1946, puis, du 18 décembre 1946 au 16 janvier 1947, elle est sous-secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports du gouvernement Georges Bidault, puis, du gouvernement Léon Blum. Députée SFIO des Ardennes en 1946-1947, Andrée Viénot deviendra maire de Rocroi en 1953. Elle milite aussi au sein du mouvement socialiste pour les États-Unis d'Europe et de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen. Elle démissionnera de la SFIO au début de la Guerre d'Algérie pour marquer son opposition à la politique colonialiste de Guy Mollet. (Voir en ligne le site de l'Assemblée nationale et Marie-France BARBE et Gilles DÉROCHE, « Andrée Viénot (1901-1976), une femme au service des autres », *Terres ardennaises*, 1998).

Après la mort de son amie Aline Mayrisch, dite Loup, en janvier 1947, Marie Delcourt garde le contact avec sa fille, Andrée, dont elle admire le total désintéressement.

¹¹² Paul-Louis COUCHOUD (Vienne, 1879-1959), médecin, philosophe, helléniste, poète français. Connue pour ses ouvrages sur Pascal et Spinoza, il nie l'existence historique de Jésus. Il s'intéressa aussi au Japon : on lui doit l'introduction des haïku en France (1903) et un livre, *Sages et poètes d'Asie* (1916), que Marguerite Yourcenar, dans sa réponse aux Curvers le 18 mai (*HZ*, p. 473), dira avoir apprécié à l'âge de quinze ans. *L'Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance*, établi par Yvon BERNIER (Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 218) confirme la présence de cet ouvrage dans la « bibliothèque du living adossée au mur du cabinet de travail ainsi qu'au mur arrière de la maison » (n° 2630).

¹¹³ Dans *La Muse du département*, l'héroïne, Dinah de la Baudraye, est une « femme comme il n'en faut pas », un ridicule et ambitieux bas-bleu de province. En contraste, Honoré de Balzac, dans ce roman publié pour la première fois chez Werdet en 1837, rend hommage à son amie George Sand.

¹¹⁴ Sans doute peut-on reconstituer en partie ce « long voyage en France » des Curvers – expression que l'on retrouve dans une lettre du comédien Stéphane Audel du 22 avril 1955 (archives Curvers) en réponse à une lettre d'Alexis ; en tournée, le comédien ne peut pas rencontrer son ami de passage à Paris. Après avoir quitté Fayence, les Curvers se rendent à Cabris (environ 20 km) où Andrée Viénot a transformé la Messuguière en maison de repos pour écrivains et artistes. Sur le chemin de retour, ils s'arrêtent à Vienne (415 km). L'étape suivante est de près de 700 km jusqu'à Chooz, Langres se trouvant quasiment à mi-chemin. Il leur reste alors environ 140 km pour rentrer chez eux, à Tilff. Le 25 avril, Curvers écrit à son ami Paul Dresse : « Nous rentrons d'un charmant voyage

Tandis que vous retrouviez la Suède, nous retrouvions modestement nos trois chats. Nous avons lu avec lenteur et avec émotion les admirables *Notes aux Mémoires*¹¹⁵ (un des étudiants à qui nous avons envoyé des cartes de Seillans¹¹⁶ et qui vous en remercie, comme je lui parlais de ces notes, m'a dit qu'il les connaissait, qu'il lisait peu les revues, mais que, lorsqu'il voyait le nom de Marguerite Yourcenar...). Nous vous en remercions encore. Les deux paquets contenant la conférence ont aisément passé la douane à Givet. Ils attendent vos instructions¹¹⁷. Pourrions-nous faire connaître le texte à quelques personnes qui en soient dignes, par exemple l'étudiant bien informé ?

Le libraire d'Alexis¹¹⁸ n'a pas mis 48 heures à lui procurer le volume contenant la généalogie des Crayencour¹¹⁹. Nous vous l'enverrons où vous voudrez.

de Pâques à travers la France, aux quatre coins de laquelle nous rencontrâmes [à l'aller] bien des amis, notamment Muselli sur la Loire, Anne-Marie Kegels [et le romancier Guy Van Zandycke] en Dordogne et, en Provence, la sublime Yourcenar que je ne te remercierai jamais assez de m'avoir fait connaître. Nous passâmes à Fayence, avec elle et son amie Grace la bien nommée, trois jours de véritable enchantement spirituel et poétique. Elles sont parties maintenant pour la Suède » (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML7088, désormais AML).

¹¹⁵ Voir *HZ*, p. 472 : « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », *Mercur de France*, n° 316, novembre 1952, p. 415-432. « Carnets de notes d'*Électre* », *Théâtre de France*, 1954, t. 4, p. 27-29. Et « Carnets de notes (1942 à 1948) », *La Table ronde*, n° 89, mai 1955.

¹¹⁶ Paul Dresse a aussi reçu une carte postale de Seillans, signée du nom des quatre amis, datée du 13 avril 1955. Nous ignorons de quel étudiant il s'agit.

¹¹⁷ Une lettre de Marguerite Yourcenar à M^{me} Ruby d'Arshot, directrice de la *Revue des voyages*, nous éclaire en partie : Alexis Curvers souhaite obtenir l'autorisation de reproduire dans *La Flûte enchantée* « les quelques pages sur les statues grecques » écrites par Yourcenar, intitulées « Le Temps, ce grand sculpteur » et parues dans la revue de M^{me} d'Arshot en décembre 1954. (Voir *HZ*, p. 469). Deux paquets pour ces « quelques pages » ? Peut-être faut-il y inclure les « Carnets » ou des tirés à part.

¹¹⁸ Il s'agit sans doute du frère d'Alexis, Guillaume Curvers, qui travaille à l'Office de publicité, librairie et maison d'édition à Bruxelles et qui fournit les Curvers.

¹¹⁹ Dans sa *Note à Souvenirs pieux* (Gallimard, 1974), Marguerite Yourcenar précise qu'elle a utilisé des ouvrages de généalogie ; elle ne retient cependant pas les Curvers dans la liste des personnes qu'elle remercie pour lui avoir procuré des livres introuvables (« Folio », p. 368). Elle remerciait cependant les Curvers dans sa lettre du 15 août 1955, bien que « L'ouvrage généalogique produit par mon demi-frère ne constitue pas une lecture bien excitante [...] bouquin un peu ridicule mais utile » (*HZ*, p. 478-479).

Chères amies, comment vous remercier de ces deux journées que nous vous devons ? Nous avons trouvé au retour une carte de Marguerite, que nous avions reçue avant notre départ mais qui a pris pour nous une valeur nouvelle puisqu'elle représente la petite église où nous sommes allés ensemble¹²⁰. Que ces souvenirs sont charmants (on a toujours envie de traduire vos prénoms, de dire Perle et Charis), mais comme ils nous font déjà désirer de nouvelles rencontres !

Un jour où nous aurions le temps, Marguerite, j'aimerais causer avec vous de l'antiquité. Vous avez avec elle un contact plus riche que moi, plus sensuel. Je l'ai compris déjà chez Dresse, à vous voir toucher les médailles et, davantage, à lire ce que vous avez écrit des effigies d'Antinoüs¹²¹. Je ne sens pas bien les objets, ni même beaucoup les paysages. Au fond, je ne reçois quelque chose que des textes et au prix d'un grand effort. Mais quelqu'un reçoit-il quelque chose sans effort ? Chez vous, il n'y a pas effort à proprement parler, mais plutôt marche à tâtons, cheminements pour trouver la voie, avec des éléments sensuels pour aider la recherche¹²². Vous avez pu perdre du temps. C'est cela qui m'a le plus manqué. Il m'a toujours fallu creuser sur place.

¹²⁰ La seule carte postale conservée qui corresponde est celle du 31 mars 1955, avec l'invitation. Si les Curvers ne l'avaient pas reçue avant leur départ, il faut supposer qu'un ou des coups de téléphone ont été donnés pour organiser leur séjour à Fayence.

¹²¹ Voir Alexis CURVERS, « Les Médailles de M. Edmond Dresse de Lébioles », *Les Beaux-Arts*, n° 239, 2 avril 1937, p. 22-24. Dans cet article, Alexis Curvers décrivait des pièces grecques et romaines dont la plus ancienne remonte au VII^e siècle avant Jésus-Christ. Il y admirait la créativité des Grecs, le talent de portraitiste des Romains. Une dizaine d'années plus tard (20 septembre 1948), Curvers évoque encore la collection d'Edmond Dresse dans une lettre adressée à son fils Paul : « Et il va sans dire que je serai très heureux d'examiner encore avec toi les belles médailles que ton père m'avait montrées avec tant de compétence et de joie communicative. Dis-moi quand ce sera le moment. Mais ne va pas t'illusionner sur mon érudition ! Je ne suis en numismatique rien de plus qu'un dilettante profane » (AML, cote citée). Paul Dresse écrit à Alexis Curvers, le 5 février 1952 : « Je lui avais apporté [à Marguerite Yourcenar] quelques médaillons d'Antinoüs : elle les caressait, les palpait avec une volupté évidente et aussi une connaissance certaine, familière » (Archives Curvers). Marie fait ici allusion à la première rencontre des Curvers avec Marguerite, chez les Dresse, où les convives furent encore invités à admirer la précieuse collection.

¹²² Marguerite Yourcenar accueillera ces remarques avec beaucoup de plaisir, comme l'atteste sa réponse du 18 mai (HZ, p. 472).

Alexis corrige les épreuves de ses *Histoires angéliques*¹²³ que j'aime beaucoup et que je crois que vous aimerez aussi. *Feux* n'est pas encore arrivé¹²⁴. Je ne puis vous dire combien nous nous réjouissons de le lire et de vous en parler.

Je me suis rappelé après notre départ que je n'avais pas terminé avec Grace la lecture de la lettre [de] Mann¹²⁵. Je pense¹²⁶ que la fin n'offrirait aucune difficulté mais je regrette de ne l'avoir pas transcrite. Veuillez m'excuser, chère Grace.

Et dire qu'une carte timbrée de Stockholm le 23 est ici le 24 au matin, qu'un libraire trouve en moins de rien un livre qui ne porte aucune mention d'éditeur, et qu'il est si difficile d'extraire quelque chose des caves de Gallimard. Pour le roman d'Alexis, *Tempo di Roma*, j'ai bon espoir tout de même¹²⁷. Chères amies, que le printemps suédois vous soit doux

Marie

Si contente que vous aimiez la *duchesse de Langeais*¹²⁸ !

¹²³ Alexis CURVERS, *Entre deux anges. Chroniques*. Bruxelles, Le Rond-Point, 1955. Une réédition de ce recueil de chroniques est sortie en 2008 aux éditions Luc Pire (collection « Espace Nord » n° 283), précédé de *Le Monastère des deux saints Jean*.

¹²⁴ Alexis Curvers se chargera de commenter longuement le roman, qui arrive à Tilff le 6 mai 1955. *Feux*, rédigés en 1935, publiés chez Grasset en 1936, connaîtra plusieurs rééditions (notamment Plon, 1957 ; Gallimard, 1974).

¹²⁵ À Fayence, Marguerite préparait une étude sur Thomas Mann, né en 1875 en Allemagne et mort le 12 août 1955 à Zurich. Dans une lettre en allemand datée du 15 février 1955, le prix Nobel de littérature fait l'éloge des *Mémoires d'Hadrien* et d'*Électre*. La traduction anglaise que le Dr. Romuald B. Levinson a fournie à la destinataire ne la satisfait peut-être pas entièrement. Elle répond à Thomas Mann le 7 mai 1955 (*L*, p. 117-118). Marie reparlera du grand romancier dans sa dernière lettre de septembre (?) 1956.

¹²⁶ *Je pense* précédé de *Mais* barré.

¹²⁷ Ce n'est qu'en février 1957 que sortira le chef-d'œuvre d'Alexis CURVERS, chez Robert Laffont.

¹²⁸ Ce portrait d'une coquette repentie paraît d'abord en 1834 sous le titre « Ne touchez pas la hache » dans la revue *L'Écho de la jeune France*. Honoré de BALZAC change de titre pour l'édition de 1839, puis insère le roman dans *Histoire des Treize* en 1843. Bien entendu, Marguerite possède les œuvres complètes de Balzac, et notamment *Histoire des Treize* (Calmann-Lévy, 1925 ; inventaire cité, n° 5330 ; dans la chambre de Grace). Jacques de Baroncelli a adapté le roman au cinéma en 1941, avec Edwige Feuillère dans le rôle d'Antoinette de Langeais. En 2007, le metteur en scène Jacques Rivette a repris le

4. 24 juillet 1955

Tilff, prov. de Liège, Belgique
24-VII-1955

Chère amie,

Que le Maine est donc loin d'ici ! Quand vous étiez en Suède, nous arrivions assez bien à nous imaginer les deux voyageuses dans la neige et le soleil nocturne, et elles nous y aidaient par de petites cartes. De votre île nous ne savons rien et quand je pense aux livres que vous y gardez, je vois d'abord un Dion Cassius ! ce qui est vraiment lui faire beaucoup d'honneur¹²⁹. Alexis vous a envoyé des livres et il en a d'autres pour vous (ne fût-ce que pour contrebalancer Dion Cassius) ; mais il aimerait savoir si vous avez reçu le premier envoi qui est parti il y a déjà assez longtemps – au moment où vous nous avez dit que vous seriez rentrées.

Nous aussi nous pensons à Fayence, à tout ce que vous avez laissé là et qui n'est plus tel qu'avant votre arrivée : est-ce que le souvenir des mois de bonheur a fini par s'effacer dans le cœur du pauvre chien¹³⁰ ? Si vous revenez à Fayence, et je pense que vous y reviendrez, il sera là, le pauvre chien, et vous reconnaîtra à un certain appétit de bonheur qui se réveillera en lui. À propos (je vous demande pardon pour la transition, mais vous la comprendrez sûrement), une des pages que j'admire le plus dans *Feux* est celle où Achille se révèle, non pas à la vue des armes, mais

premier titre pour tourner une nouvelle adaptation avec le regretté Guillaume Depardieu dans le rôle du général de Montriveau, épris de la duchesse.

¹²⁹ Marie Delcourt ne semble pas avoir beaucoup d'estime pour l'historien d'expression grecque, né à Nicée vers 155 (à qui l'on reconnaît généralement des qualités d'observation, d'honnêteté et de – relative – impartialité). L'inventaire de la bibliothèque réalisé par Yvon BERNIER (*op. cit.*, 6876 titres répertoriés) nous renseigne encore : un ouvrage de Dion Cassius est rangé dans la « bibliothèque entre la fenêtre et la porte de la salle de bain adjacente au bureau », sans référence (page de titre manquante), n° 3898, p. 332 ; ce ne peut être que son *Histoire romaine*.

¹³⁰ « Mira, si avide de pain sec et de caresses » (*HZ*, p. 472) : la chienne recueillie à Fayence n'a pu être adoptée pour des raisons matérielles évidentes.

à l'apparition de Patrocle¹³¹. Cela est extraordinaire, et, comme tout ce que vous écrivez, tellement bien dans la ligne générale de l'*Illiade* que l'on s'étonne qu'il ait fallu attendre, pour connaître cet épisode nécessaire, cette étonnante jeune femme qui évoque l'Antiquité comme la sibylle évoque Daniel¹³². Oui, ce qui nous révèle tous, et chaque fois, c'est un certain appétit de bonheur assoupi, et que l'on croyait mort, et qu'une apparition rend à la vie.

Pour le moment, ce qui manque le plus à notre bonheur, ce sont des nouvelles de vous. Nous travaillons beaucoup. Alexis a écrit des vers que je trouve fort beaux et termine son roman italien. Un curieux petit ouvrage de lui a été récemment imprimé¹³³. Il vous l'enverra s'il sait que vous êtes toujours dans votre île ; je crois que vous l'aimerez. J'écris à longueur de journées mon livre sur le paysage légendaire dans les tragédies grecques¹³⁴ ; j'ai achevé (si j'ose dire) *Eschyle*, incapable du reste de me rendre compte si ce que je dis est intéressant ou si j'enfonce, à grand ahan, des portes ouvertes depuis des années¹³⁵. Curieux tout de même que la critique littéraire appliquée à l'antiquité soit à peu près inexistante. J'ai envoyé à la *Revue Hist. Religions* une note sur un

¹³¹ *F*, 1974, p. 49. Il n'est pas innocent que Marie retienne cet épisode où la « jalousie furieuse » pousse Achille à étrangler la jeune et très féminine Déidamie, fille du roi Lycomède, qui a séduit Patrocle. Et c'est Misandre, elle-même peut-être jalouse de sa sœur, Déidamie, qui permet à Achille d'échapper à la colère du roi son père. Elle le conduit au port où Achille renoue avec son destin de guerrier en embarquant avec Ulysse.

¹³² La corrélation entre sibylles et prophètes remonte aux *Oracles sibyllins*, douze livres rédigés entre la seconde moitié du II^e siècle avant Jésus-Christ et le début du III^e après Jésus-Christ. Relayée par les Pères de l'Église, comme saint Augustin, l'association entre prophètes et sibylles – harmonieuse alliance des mondes chrétien et païen – autorise Michel-Ange par exemple à peindre Daniel avec la sibylle de Perse au plafond de la chapelle Sixtine.

¹³³ Nous avons déjà cité ces trois livres d'Alexis CURVERS. Les nombreuses allusions aux sibylles dans *Entre deux anges*, le « curieux petit ouvrage », montrent le cheminement de la pensée, les associations d'idées de Marie.

¹³⁴ À la fin des années cinquante, Marie DELCOURT publiera *Hermaphrodite, Mythes et Rites de la bisexualité dans l'antiquité classique* (P.U.F., 1958 ; rééd. 1992) et *Oreste et Alcéon. Étude sur la projection légendaire du matricide en Grèce* (Les Belles Lettres, 1959). En 1965, sort *Pyrrhus et Pyrrha. Recherches sur les valeurs du feu dans les légendes helléniques* (Les Belles Lettres).

¹³⁵ Marie DELCOURT travaillerait-elle à une réédition de son essai *Eschyle*, Paris, Éd. Rieder, 1934 ?

minuscule héros salaminien, Cychreus (je parie que vous le connaissiez très bien)¹³⁶. Alexis est mécontent parce que, ce Cychreus je devrais y croire. « D'autant plus que c'est un sergent, tout ce qu'il y a de plus dangereux quand il se juge offensé. » *Delphes* paraîtra, je pense, au début d'août. Payot a remplacé la prière d'insérer que j'avais faite (à sa demande du reste) par un texte qui me donne froid dans le dos à la pensée qu'il y a des gens qui croiront qu'il est de moi¹³⁷. Beautés de la publicité !... Chère amie, je vous en prie, ne parlez jamais de l'avantage qu'il y aurait à avoir fait ses classes, puis ses grades etc. Quand vous dites cela, je sens cruellement que, devant vous, je suis une marchande de participes...

Nous partons mardi pour Gand où il y a une belle exposition Charles Quint, d'où Alexis me ramènera au Chenoy chez M^{me} Boël¹³⁸ dans le Brabant wallon, un pays vallonné, boisé, où l'accent est celui de ce Namurois qui se vantera un jour d'être un peu votre pays d'origine. Le Namurois ne sait pas encore ; il est un peu lent. Ça viendra. Il saura que

¹³⁶ « Cychreus », *Revue de l'histoire des religions*, t. 148, n° 2, octobre-décembre 1955, p. 129-140. La rédaction de cette publication trimestrielle, fondée en 1880, est établie au Collège de France. Elle a pour champ d'étude « toutes les formes du donné religieux ». Petit-fils d'Asopus, fils de la nymphe Salamis, Cychreus aurait donné le nom de sa mère à l'île dont il est le roi (Salamine). Cychreus, que l'on dit capable de se transformer en serpent, se serait pris d'affection pour le frère de Pélée, Telamon, chassé pour avoir tué un autre de ses frères, au point qu'il l'aurait adopté, ou en aurait fait son gendre et successeur. Marie Delcourt, qui s'attache souvent à montrer l'origine religieuse des thèmes héroïques, note ici toutes les apparitions du serpent Cychreus dans les textes grecs : les variantes de la légende ont transformé Cychreus en dieu protecteur des guerriers à qui le chef offre un sacrifice la veille de la bataille. La réflexion qui suit dans cette lettre est sans doute issue d'une interprétation résolument pacifiste des Curvers qui, anti-militaristes depuis toujours, n'ont pu manquer d'aborder ce sujet dans leurs conversations avec Yourcenar. On n'y verra pas une hypothétique prémonition au sujet de la « bataille » qui va se livrer bientôt.

¹³⁷ Phrase citée dans *HZ*, p. 481, pour expliquer le grief de Marie Delcourt à l'égard de la maison d'édition.

¹³⁸ Marthe de Kerkhove de Denterghem (1877-1956), figure de proue du féminisme belge, a épousé en 1898 le baron Pol-Clovis Boël (1868-1941), fils de Gustave Boël (1837-1912), qui donne son nom aux usines sidérurgiques de La Louvière et qui achète la ferme-château du Chenoy, à Court-Saint-Étienne, où sont reçus les Curvers. La propriété totalise 2 542 hectares avant-guerre. Voir Marco VAN HEES, *La Fortune des Boël. Un énorme patrimoine. Une immense dette sociale*. Bruxelles, Éditions Aden, 2006.

les ouvrages d'un de ses enfants, de la fille d'une de ses filles, font le tour du monde.

N'en veuillez pas trop à Picard¹³⁹ pour la note imbécile qu'il a mise l'an passé dans la *Rev. Archéol.* C'est, hélas, le ton de la maison, donné autrefois par Salomon Reinach¹⁴⁰, pour qui le principe *No personal remarks* n'existait guère. Salomon Reinach allongeait ainsi ses chroniques de prises à partie assez désagréables. Mais il savait écrire et le pauvre Ch. Picard ne sait pas. Tout le monde me dit que l'homme est *plein de bonté* et de tolérance¹⁴¹. Il a beaucoup écrit, sans aucun talent, mais avec compétence. Ses « notules » sont consternantes. Tout cela ne vous concerne pas.

Qu'écrivez-vous ?

À Grace, à vous, mille pensées affectueuses. Ne nous oubliez pas. Nous vous aimons beaucoup.

Marie Curvers-Delcourt

Nous rentrerons ici le 4 août. Quand revenez-vous en Europe ?

¹³⁹ L'article de l'helléniste Charles PICARD (1883-1965), « L'Empereur Hadrien vous parle » (*Revue archéologique*, n° 43, janvier-juin 1954, p. 83-85), est considéré par Marguerite comme « une notice extrêmement insultante et perfide ». Elle se dit injustement accusée de ne pas avoir lu les ouvrages qu'elle cite dans sa bibliographie et attaquée par « le ton captieux, la mauvaise foi, et les citations ingénieusement tronquées » de son auteur. (Lettre à la princesse Schakhovskov, 10 août 1954, *HZ*, p. 365-366).

¹⁴⁰ Salomon REINACH (1858-1932), archéologue français, spécialiste de l'histoire des religions, partage dès 1903 avec Edmond Pottier le poste de directeur de publication de la *Revue archéologique* (fondée en 1844), l'un des plus anciens périodiques français. Son essai *Orpheus. Histoire générale des religions* (1907) est réédité en 2002 (L'Harmattan), de même que son œuvre majeure, *Cultes, mythes et religions* (1923), avait été rééditée en 1996 (Laffont).

¹⁴¹ Marguerite n'a absolument aucune indulgence pour la « malveillance » de Picard, « l'extraordinaire duplicité d'une pensée et d'un style qui s'arrangent pour fausser habilement, ou forcer habilement, les citations de l'auteur qu'on attaque », bref son « insidieuse malignité », sa méthode d'attaque « cauteleu[se] et sournois[e] », « attaque à la Basile [...] et à la Trissotin », indigne même d'un journaliste de bas étage (lettre du 15 août 1955 aux Curvers, *HZ*, p. 481).

5. [J]anvier 1956

Chère Marguerite,

Il y a très longtemps que nous sommes sans nouvelles de vous deux et nous aimerions savoir comment se passe votre automne américain après un hiver provençal. Je pense que dans le Maine comme à Fayence vous travaillez et préparez un beau livre. Payot a dû vous envoyer de ma part l'*Oracle de Delphes* ; le volume n'a pas fait le détour par Tilff, parce que les formalités douanières sont insupportables et que je n'ai fait venir ici que les livres destinés à la Belgique. C'est pour cela qu'il vous est parvenu sans dédicace. Nous réparerons cela.

Mais voilà qu'en vous écrivant je me trouve dans le brouillard. Savez-vous bien qu'il y a tout juste huit mois que nous vous quitions devant le petit café de Fayence ? Nous emportions ce précieux n° du *Mercur*e où sont les marginales d'Hadrien. Ce volume mauve, nous l'avons prêté plus d'une fois, à des admirateurs d'Hadrien, trop heureux d'approcher un peu plus le mystérieux auteur. Quand revenez-vous en Europe ? Quand peut-on espérer vous revoir ? Cette lettre ne contiendra que des points d'interrogation – des vœux aussi, cependant. Non parce que c'est la saison, mais parce que, de tout cœur, nous vous souhaitons un hiver beau et fécond – en Amérique, en Ionie, en Gaule ? – avec du bonheur et du bon travail.

Je me tiens obstinément à mon étude sur le dieu Héphaïstos : c'est un dieu lieur, ce qui explique pas mal de choses : il m'a ligotée. Ça a commencé par une étude d'histoire religieuse et ça se terminera en psychanalyse¹⁴². Car il n'est pas possible d'ignorer le renouvellement des symboles qui résulte de la psychanalyse¹⁴³. Ça donnera peut-être quelque

¹⁴² Un mythe « est une production de l'esprit qui peut être analysé et même psychanalysé comme tel », écrit Marie dans son *Héphaïstos* (p. 13). André GREEN se prévaut de cette affirmation pour « répondre à une invitation explicite de Marie Delcourt » et entamer une « approche psychanalytique du mythe d'Héphaïstos » étudié en historienne et en « mythologue » par la spécialiste : « La Magie d'Héphaïstos », *Critique*, 24^e année, t. 27, n° 293, octobre 1971, p. 860-878. Ce numéro de la revue *Critique* est consacré à l'helléniste.

¹⁴³ Il n'est pas possible non plus d'ignorer l'intérêt de Marie Delcourt pour les deux infirmes que sont Édipe et Héphaïstos.

chose d'assez curieux. Mais les moments agréables (ceux où l'on sent que ça boucle) sont encore loin.

Chère Grâce, si Marguerite s'est égarée quelque part entre le XX^e siècle avant notre ère et le II^e après (comme dans le Time-Machine¹⁴⁴), écrivez-nous un mot. Nous parlons fort mal l'anglais, mais naturellement nous le lisons. Nous vous envoyons à toutes deux mille vœux, mille pensées

Marie

6. 26 février 1956

Chères amies,

Je suis toujours en retard avec vous. Chère Grâce, vous nous avez envoyé du riz et du sirop d'érable qui portent l'un et l'autre le nom inattendu d'Épicure. Comment avez-vous deviné que, depuis l'âge de 10 ans, le sirop d'érable me fait rêver ? J'ai lu alors une histoire où quelques enfants, dont une petite fille nommée Mary-Ann, vivaient au Canada avec un domestique d'une incroyable habileté, nommé Lafaine, lequel leur construisait des traîneaux en un tournemain et savait faire couler dans des coupes de bois la sève des érables. Ça se passait dans le *Magasin d'Éducation* dont¹⁴⁵ Marguerite a peut-être lu de vieilles années, reliées, dans quelque bibliothèque familiale. Je rachète chez les bouquinistes les volumes que j'y puis découvrir et, en 1940, pendant l'exil, j'ai renoué avec Lafaine, l'admirable magicien Lafaine¹⁴⁶. Grâce à vous, je vois que

¹⁴⁴ L'anglicisme n'est pas habituel chez Marie Delcourt.

¹⁴⁵ dont précédé de *que* barré.

¹⁴⁶ Pierre-Jules HETZEL (1814-1886), écrivain et célèbre éditeur français, crée un périodique *Le Nouveau Magasin des enfants*, en 1843, qui devient, en 1864, le *Magasin d'éducation et de récréation. Journal de toute la famille*, ainsi qu'une collection la « bibliothèque illustrée des familles ». Son ambition est d'associer savants, écrivains et illustrateurs, science et fiction ; il met entre les mains des jeunes de palpitants récits ou de beaux et précieux ouvrages d'imagination qui les instruisent. Marie Delcourt, auteur de livres pour enfants, ne peut qu'adhérer à cette conception pédagogique. *Les Vacances, récits et aventures. Mary Bell, William et Lafaine* (1870) ou *Mary Bell, William et Lafaine. La Vie des enfants d'Amérique* (1895, avec des illustrations de Lorens Froelich), sont publiés aux éditions Hetzel, avec Pierre-Jules STAHL (pseudonyme de Pierre-Jules Hetzel) et Léon DE WAILLY comme auteurs.

l'industrie de Lafaine est une réalité et s'exporte en bidons sous la bénédiction d'Épicure. Nous vous remercions de tout cœur. Merci aussi pour le joli agenda. Cette Amérique que vous évoquez a quelque chose d'apaisant qui est doux à méditer. Et, enfin, merci surtout pour les photos qui nous enchantent. Vous êtes dans la neige, comme nous ? L'Ourthe est gelée, la Meuse partiellement aussi et Alexis passe chaque jour une partie de la matinée à dégeler le compteur. Le charbon arrive au jour le jour ; avec quelques réchauds électriques on se tire d'affaire. Nous voudrions bien savoir, en écoutant les explications de la météo, si vous êtes sous un cyclone, un anticyclone, une dorsale polaire ou une influence tropicale. Ce que je vois, c'est que Marguerite porte un manteau plus hivernal que printanier et que le chien a cet air ravi des enfants qui savent qu'après la neige ils auront un bon feu où se réchauffer. Pauvre chien de Fayence qui vous aimait tant ! Les deux portraits de Marguerite sont très beaux¹⁴⁷. L'un d'eux va aller porter ses influx favorables à la nouvelle imprimerie où Alexis¹⁴⁸ a logé la *Flûte enchantée* et son cheptel angélique¹⁴⁹. C'est dans une vieille maison proche de l'Université où l'on pourra, quand vous reviendrez sur le continent, organiser une conférence au cours de laquelle vous verrez autour de vous quelques-uns de ceux qui aiment le

¹⁴⁷ Malgré la rupture, un portrait de Marguerite Yourcenar a été conservé dans les archives Curvers.

¹⁴⁸ Alexis précédé de *il* barré.

¹⁴⁹ Le 20 décembre 1955, Alexis Curvers écrit à son ami Paul Dresse : « mon travail va être interrompu par le déménagement de la Flûte et son installation dans son nouveau local, qui sera, très probablement du moins, l'arrière bâtiment de la maison natale de César Franck [rue du Vert-Bois]. Lieu vénérable et propice, mais vétuste, dont j'aurai à réparer le délabrement. J'espère que tout sera en ordre au 1^{er} février » (AML cote citée). C'est pourtant dans un grenier, 46, rue des Sœurs de Hasque, que l'on retrouve Alexis Curvers imprimant lui-même sa revue en 1956. Curvers confie ces soucis à Yves-Gérard Le Dantec, le 6 février 1956 : « il y a eu enfin le déménagement de la Flûte, qui ne fut pas une petite affaire. J'ai vainement cherché pendant 3 mois, de taudis en palais, réunissant la matière d'un roman-fleuve qui pourrait s'intituler "Derrière les façades". Que de découvertes, de drames entrevus, de cocasseries inimaginables ! Finalement, la Providence nous a offert ce qu'il fallait : un local idéal (bien qu'un peu cher pour mon budget, à quoi veuille pourvoir aussi la Providence !), qui m'enchanté et m'effraie un peu, où il va s'agir de beaucoup travailler, et d'où, j'espère, une fois achevée la mise en ordre, la prochaine Flûte [7^e cahier, achevé d'imprimer le 17 mars 1956] s'envolera encore ce mois-ci » (Paris, BnF, Fonds Le Dantec, carton n° 49).

plus *Hadrien* et vos autres livres. Quand vous proposez-vous de revenir sur le continent ?

Vous n'y reverrez plus cette très chère Marthe Boël¹⁵⁰ qui vous a donné, vous en souvenez-vous ? mon livre de cuisine ? Elle avait beaucoup aimé *Hadrien* pour bien des raisons que je vous dirai un jour plus à loisir. Et votre visite chez elle lui avait donné une grande joie. Elle s'est éteinte presque subitement le 18 janvier, à 78 ans, après une grippe qui l'avait beaucoup éprouvée mais qu'elle semblait avoir dominée. Jamais elle n'aurait supporté de se voir décliner – et le déclin lui aura été épargné. Elle a eu le courage de batailler pour les droits des femmes à une époque et dans un monde où cela passait pour ridicule – et alors qu'elle-même n'avait rien ni à obtenir ni à demander. À la fin de sa vie, elle aimait surtout les livres et allait tout droit aux meilleurs. Nous l'aimions beaucoup et nous sommes heureux de penser que, si fugitive qu'ait été la rencontre, vous vous êtes du moins connues.

Je laisserai un peu de place à Alexis pour qu'il puisse vous dire où il en sera quand vous reviendrez en Europe. Je suis toujours aux prises avec le dieu Héphaïstos, qui est redoutable. Je lis des livres de Jung¹⁵¹. Et, sûrement, je suis convaincue qu'aucun mythe n'aurait pu tenir s'il n'était soutenu par les images de l'inconscient ; mais quant à croire qu'il puisse en être fait exclusivement, c'est une autre affaire. Qu'en pensez-vous ?

Mais cette question s'adresse moins à la Dame du Maine qu'à celle que nous espérons revoir bientôt en Europe. Quels sont vos projets ? Sachez que l'espoir d'une nouvelle rencontre avec vous deux est une des pensées qui, par ce février inhumain, est le plus capable de nous réchauffer le cœur et l'esprit.

Nous serrons vos mains amie[s]

Marie Delcourt-Curvers

Tilff, 26-II-56

¹⁵⁰ Voir la quatrième lettre de Marie.

¹⁵¹ Le psychiatre suisse Carl Gustav JUNG (1875-1961) a écrit de nombreux ouvrages en langue allemande. Pionnier de la « psychologie des profondeurs », il introduit les notions de rêve, de religion, et surtout de mythologie, chères à Marie Delcourt : *Psychologie et religion*, paru en 1940, ou *Introduction à l'essence de la mythologie. L'Enfant divin. La Jeune Fille divine*, écrit avec Charles KENÉRYI (traduit en français en 1953), sont des ouvrages qui ont pu retenir l'attention des deux femmes et qui ne sont pas dans l'*Inventaire* de la bibliothèque de Petite Plaisance.

7. Dernière lettre : septembre¹⁵² 1956

Chère Marguerite, chère Grace,

L'automne a pris une figure nouvelle depuis qu'il est devenu un moment où vous reviendrez par ici¹⁵³. Et le début de novembre est encore assez plaisant dans les pays du Gulf-Stream où les arbres lents mettent tout un avril à faire leurs feuilles, après quoi ils ne s'en séparent que lorsqu'il n'y a vraiment plus moyen de faire autrement. Chère Grace, que vous me donnez mauvaise conscience à l'égard du jardin¹⁵⁴ ! Je devrais m'en occuper davantage. Ça lui ferait du bien et à moi encore plus, mais je n'ai pas beaucoup de courage. – Et quand j'imagine vous deux tondant la pelouse, je souhaiterais pouvoir vous montrer moins de mauvaises herbes. Vous serez indulgentes... J'aime tellement écrire que l'après-midi ne me paraît jamais assez longue. Et la matinée ? Eh bien il faut bien toute la matinée pour se mettre en train¹⁵⁵...

Moi aussi j'ai lu du Mann, à la suite précisément de ce que Marguerite nous en a dit à Fayence et de cet article qu'elle préparait et que nous aimerions lire¹⁵⁶. Impression très mélangée, comme celle que Grace

¹⁵² La lettre de Marie n'est pas datée, elle semble écrite à l'approche de l'automne, mais peut-être pourrait-on la situer plus tôt, fin juillet par exemple.

¹⁵³ Nous ne trouvons d'encore vague précision concernant le voyage de Marguerite en Europe (« projet de conférences, Hollande-Belgique » accepté pour « octobre-novembre ») que dans sa lettre du 17 juillet 1956 (*HZ*, p. 561), lettre répondant à celle de Marie datée du 26 février 1956. Les dates des conférences en Belgique semblent fixées en août 1956. Marguerite et Grace quittent les États-Unis, en bateau, fin septembre 1956, elles sont en Hollande début octobre et les Curvers le savent, même s'ils ont ignoré la date exacte de leur départ.

¹⁵⁴ Dans sa lettre du 15 août 1955, Marguerite annonce que Grace enverra des photographies de la maison et du jardin (*HZ*, p. 483).

¹⁵⁵ Le retard de cette réponse de Marie ainsi que cette feinte indolence sont peut-être une réplique à la désinvolte ardeur de Marguerite : elle ne peut interrompre son travail, « la lettre qu'on voudrait le plus écrire devient un luxe qu'on doit se refuser », mais également aux critiques quelque peu brutales assénées à Alexis en août de l'année précédente (*HZ*, p. 478, 480-481).

¹⁵⁶ De Fayence, le 20 février 1955, Marguerite Yourcenar écrit à Karl Flinker, éditeur, pour lui expliquer qu'elle a terminé une étude de 12 pages (qu'elle craint trop longue) sur Thomas Mann pour un *Hommage* en préparation (*HZ*, p. 448). « Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann » paraîtra dans *Hommage de la France à Thomas Mann*,

exprime aussi. Dans un morceau comme ce [Der] *Tod in Venedig*¹⁵⁷, tout ce qui est simplement suggéré a une puissance extraordinaire, par exemple les entrevues de personnages qui apparaissent pour disparaître aussitôt et dont le rôle dans le récit semble nul. Mais le centre de la nouvelle est plein de ces « beautés préfabriquées » qui abondaient dans les romans de 1900 où l'auteur se croyait toujours obligé de mettre au moins un épisode dans une « ville d'art ». *Königliche Hoheit*¹⁵⁸, que j'ai lu au hasard d'un achat dans une gare, a une première moitié étonnante, mais le roman s'effondre dès que le romanesque y entre. Je devrais lire les grands romans de Mann¹⁵⁹ ; mais je désire les lire en allemand et cela me retarde. Je suis convaincue que l'étude de Marguerite me donnera un fil conducteur. Lu avec admiration les *Marmorklippen* et les *Gärten und Strassen* de Jünger¹⁶⁰ et, en ce moment, d'étonnantes nouvelles de Ilse Aichinger¹⁶¹. J'ai eu le grand tort de ne pas lire Mann au moment où il était LE grand romancier allemand : ce moment où un auteur vient au lecteur multiplié par son pays, ce moment qui ne dure jamais très longtemps. Après, il comparait seul.

Et je lirai aussi la *Littérature latine Inconnue* qui est à l'Université et que j'ai aussi vue chez vous à Fayence¹⁶². Mais le seigneur Héphaïstos

Paris, Flinker, 1955 (et sera repris dans *Sous bénéfice d'inventaire*, Gallimard, 1962, p. 197-232).

¹⁵⁷ *La Mort à Venise* paraît en 1912. Fayard publie la traduction française de Félix BERTAUX et Charles SIGWALT en 1922.

¹⁵⁸ *Altesse royale* paraît en 1909.

¹⁵⁹ Marie pense sans doute au premier roman, *Les Buddenbrooks* (1901), à *La Montagne magique* (1924) ou à *Docteur Faust* (1947). Mann reçoit le prix Nobel en 1929.

¹⁶⁰ *Sur les falaises de marbre*, roman allégorique paru en 1939, est souvent considéré comme le chef-d'œuvre de l'écrivain allemand. Quant au journal d'Ernst Jünger (1895-1998), il sort dès 1942 en allemand et en français. Le premier volume s'intitule *Jardins et routes*.

¹⁶¹ Romancière et poétesse autrichienne née à Vienne en 1921, Ilse AICHINGER publie son premier roman *Das vierte Tor* (« Le quatrième but ») en 1945, premier roman en Autriche sur les camps de concentration où sa famille a été décimée. Marie lit sans doute *Rede unter dem Galgen* (« Discours sous le gibet »), recueil de nouvelles publié en 1952, traduit en français et édité chez Verdier sous le titre *Eliza, Eliza* (2007).

¹⁶² Marguerite Yourcenar cite Henry BARDON, *La Littérature latine inconnue*. T. 1 : *L'Époque républicaine*. T. 2 : *L'Époque impériale*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1952-1956, dans sa lettre du 17 juillet 1956 aux Curvers (*HZ*, p. 562). Les deux volumes se

me requiert. Il faut que je termine ce livre dont deux chapitres, mal composés, doivent être refondus et distribués autrement¹⁶³. Je suis si contente que vous ayez aimé mon livre sur Delphes. Il y a eu un seul compte rendu, bon, dans la NRF. À part cela, silence. J'ai eu un tel plaisir à écrire ce livre que je n'en demande pas davantage¹⁶⁴.

Pour les derniers livres¹⁶⁵ de Jean Schlumberger¹⁶⁶, je prépare lentement une lettre de remerciement. Les récits de *Passion* sont glacés¹⁶⁷. Mais ce qui concerne Madeleine Gide est dit avec une chaleur

trouvent à Petite Plaisance (*Inventaire*, n° 3058 et 3059). Alexis écrit la même chose que sa femme dans sa lettre du 31 juillet 1956 : il n'est pas nécessaire que Marguerite les leur envoie.

¹⁶³ Marie DELCOURT, *Héphaïstos ou la Légende du Magicien* (Paris, Les Belles Lettres, 1957 ; rééd. 1982).

¹⁶⁴ Marguerite explique ainsi le silence de la critique : « Si [...] la critique littéraire appliquée à l'Antiquité est si peu développée, c'est que les gens de goût ont de plus en plus évité de s'aventurer sur le terrain réservé aux grimauds » (*HZ*, p. 482).

¹⁶⁵ Marie écrit « livres derniers » mais rectifie. Comme on le voit ci-dessous, il s'agit de *Madeleine et André Gide* et de *Passion*.

¹⁶⁶ En 1920-1921, Marie Delcourt est à Paris où elle suit des cours à la Sorbonne et à l'Institut des Hautes Études. Elle rencontre Jean Schlumberger, le reverra ensuite à Colpach et à Pontigny, et lui consacra un essai qu'elle dira sorti des discussions qu'elle eut avec Alexis Curvers (Marie DELCOURT, *Jean Schlumberger. Essai critique*. Paris, Gallimard, 1945) ; en novembre 1968, elle donnera encore un article nécrologique au *Soir* : « Jean Schlumberger : un Européen » (6 novembre). Marguerite Yourcenar donnera, elle, une « Ébauche d'un Jean Schlumberger » à *La Nouvelle Revue française* (17^e année, n° 195, 1^{er} mars 1969, p. 321-326). *Histoire des Quatre Potiers*, roman de Jean SCHLUMBERGER paru en 1935, est dédié à Marie Delcourt. Quant à *La Vie d'Euripide* (Paris, Gallimard, 1930), déjà citée, elle est préfacée par Jean Schlumberger, mais nous ignorons pourquoi les éditions Labor l'ont rééditée (collection « Espace Nord », n° 196, 2004) sans cette préface.

¹⁶⁷ *Passion* (que Schlumberger dédie à ses filles Monique et Isabelle) contient six récits : « Marie », « Léopard », « Carlo », « Liseron », « Nielle » et « Noces d'argent ». Jean SCHLUMBERGER, *Œuvres*. T. 7 : (1944-1961). Paris, Gallimard, 1961, p. 383-432 (édition présente dans la bibliothèque de Marguerite, *Inventaire* n° 6224 à 6230). Bien que la prière d'insérer de Gallimard, en juin 1956 (1^e édition) rappelle que Schlumberger « condamne les récits en un petit nombre de pages », bien qu'ils soient présentés sous forme de lettres, ce sont effectivement des récits. Marguerite écrivait, le 17 juillet 1956, « Ces récits de *Passion* sont bien figés... » (lettre citée, *HZ*, p. 562). Quant à Émilie NOULET, amie de Marie Delcourt à qui est dédié l'exemplaire que nous avons retrouvé dans les ruines de la bibliothèque des Curvers, elle y juge démodé l'usage

émouvante et il n'y a pas dans l'œuvre de Schlumberger beaucoup de pages qui aient une telle humanité¹⁶⁸. Nous lui avions du reste écrit aussitôt après la publication d'un ou deux chapitres dans le *Figaro* dit littéraire qui, pour une fois, méritait son nom, car on y trouvait¹⁶⁹ autre chose que de la vulgarisation scientifique, de l'histoire romancée, de la politique et des récits de voyage¹⁷⁰.

Chère Marguerite, j'aime beaucoup ces petits poèmes¹⁷¹. Les vers orphiques sont extraordinaires, parce que c'est exactement le texte, mais ceux qui se souviennent du texte ne se rappelaient pas qu'il eût une telle résonance. L'eau d'Oubli, l'eau de Mémoire, tout ce qui tient dans cette alternative¹⁷². J'aime aussi beaucoup les vers gnomiques.

intensif de la litote (article paru dans *Les Lettres nouvelles*, novembre 1956, recueilli dans *Alphabet critique 1924-1964*. T. 4. Presses universitaires de Bruxelles, 1966, p. 90-92).

¹⁶⁸ Jean SCHLUMBERGER, *Madeleine et André Gide*, dans *Œuvres*. T. 7 cité, p. 209-382. Marguerite a l'édition de 1956 : *Inventaire*, n° 6233. L'objectif de ce livre est de « veiller à ce qu'[...] on ne fasse pas d'André et de Madeleine Gide un couple tragique, qu'on ne range pas indûment Madeleine parmi les insignes victimes de l'amour trahi » (p. 213). Schlumberger accomplit ainsi un devoir de mémoire non seulement envers son ami, mais également envers la femme de celui-ci.

¹⁶⁹ y trouvait précédé de n' barré.

¹⁷⁰ Peut-être s'agit-il de la lettre datée du 28 décembre 1955 (Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms. 17537) où Marie écrit à Jean Schlumberger : « Les affreux ragots qui ont entouré la personne de Gide (et, dans une large mesure, par la faute de celui-ci), ont écoeuré ceux qui avaient aimé ses livres, mais, heureusement, sans les persuader, de telle sorte qu'ils ne demandent qu'à voir les choses sous leur lumière véritable. Et comme nous sommes heureux, Alexis et moi, que vous ayez donné à M^{me} Gide ce nom plus vrai que le sien [Emmanuèle], qui désigne ses projections sur le mur de la poésie ! » Dans les toutes premières lignes de son livre sur Madeleine Gide, Schlumberger parle effectivement « d'éclairer le visage d'"Emmanuèle" rendu méconnaissable par toutes sortes d'ombres et de faux jours » (*op. cit.*, p. 211).

¹⁷¹ Marie parle ici des poèmes dont Marguerite a envoyé le manuscrit à Alexis Curvers pour qu'il les publie en une plaquette (430 exemplaires) : *Les Charités d'Alcippe & autres Poèmes*, ornés d'un dessin d'Aristide Maillol. Liège, La Flûte enchantée, 1956.

¹⁷² « Sur le seuil de la porte noire / À droite, au pied d'un peuplier, / Coule l'eau qui fait oublier. // À gauche sourd l'eau de Mémoire ; / Cristal glacé, froide liqueur, / L'eau de Mémoire est dans mon cœur. // Ma joie & ma peine y vont boire ; / Des sages siègent sur son bord : / Je leur dirai : *Je crains la mort. // Je suis fils de la terre noire, / Mais aussi du ciel étoilé ; / Ouvrez-moi la porte de gloire ! // L'image du temps écoulé / Se réfléchit dans ma mémoire ; / Le beau miroir n'est pas troublé. // Ouvrez-moi le gouffre de*

Lettres belges

Les brins minces de la verdure
Sont faits du grain noir des rochers¹⁷³.

et encore plus le poème du joug¹⁷⁴. Seul¹⁷⁵ l'evzone¹⁷⁶ ne vous ressemble pas.

Et cette lettre va s'en aller vers Petite Plaisance : quel joli programme ! Vous allez quitter Petite Plaisance, revenir vers ce pays de vos parents. Alexis énumère déjà les choses qu'il voudrait vous montrer. Et moi je pense avec une joie profonde que nous allons vous revoir toutes les deux. Nous avons passé si peu d'heures avec vous et vous comptez tant dans NOS VIES, dans NOTRE VIE. Deux amies. Quand j'étends la main vers les choses sûres elle vous rencontre¹⁷⁷.

Je vous envoie mille pensées à toutes deux.

Marie

gloire... », « Vers orphiques. D'après des tablettes trouvées dans une tombe de Grande-Grèce », *CA, op. cit.*, p. 16-17.

¹⁷³ « Je t'ai vu grandir comme un arbre, / Inénarrable éternité ; / Je t'ai vu durcir comme un marbre, / Indicible réalité. // Prodige dont le nom m'échappe, / Granit trop dur pour le ciseau, / Secret partagé par l'oiseau / Et par l'eau que le chien lappe. // Je suis, nous sommes, ô mystère ! / Tout ce qui dure est passager ; / Je sens sous moi tourner la terre ; / Le ciel plein d'astres m'est léger. // Vous souriez, morts bien couchés ! / Tout ce qui passe pourtant dure ; / Les brins minces de la verdure / Sont faits du grain noir des rochers », « Vers gnomiques », *ibid.*, p. 17.

¹⁷⁴ « Le Poème du joug » commence ainsi : « Les femmes de mon pays portent un joug sur leurs épaules », *ibid.*, p. 21.

¹⁷⁵ Seul précédé de *Mais* barré.

¹⁷⁶ Le mot est utilisé dans l'exergue du poème « Drapeau grec » : « Le bruit court qu'un evzone, chargé d'amener les couleurs grecques qui flottaient sur l'Acropole, à l'heure de l'entrée des troupes ennemies dans la ville, s'est précipité du haut du rocher avec le drapeau. Journaux de l'époque », *ibid.*, p. 18.

¹⁷⁷ Connaissant l'avenir des relations entre les ami(e)s, le moins qu'on puisse écrire est que les sibylles ont bien mal inspiré Marie.

